5e Année - N° 202 | Le N° : 1 $ 00 | Jeudi 13 Juillet 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



AU CAMBODGE. — La prière du bonze.

(*Bois gravé de JYC.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTERET VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

Taux d'intérêt annuel 2 %

BONS A UN AN
émis à 98 $ 00
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS
émis à 99 $ 60
remboursables
au gré du porteur

au pair à trois mois de date
à 100 $ 50 à six mois de date
à 101 $ 00 à neuf mois de date
à 101 $ 60 à un an de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 202 13 Juillet 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : 40 $ 00, 6 mois : 25 $ 00

Etranger :
Un an : 55 $00, 6 mois : 35 $00
Le numéro : Une piastre.

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — Vers un style français, par Maximilien Vox.

En relisant Pierre Loti, par L. Sogny.

Etats d'âme, par Georges Rimant.

Les fouilles d'Ok-Eo (Cochinchine), interview de Louis Malleret.

Marine de guerre et Marine marchande en Indochine. — Leur rôle et leurs épreuves actuels, par X.

Lettre de Cochinchine, par Colline.

Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. Cadière.

Sœur Marie-Thérèse Labarre chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume.

Abonnements : Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Vers un style français

par Maximilien VOX
(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

"Un style, disait M. le Maréchal Pétain, après avoir examiné, avec la force d'attention qu'il apporte en toutes choses, les épreuves de cet ouvrage (1) : quand allez-vous nous donner un style ? »

Son clair regard, par-dessus nos têtes, s'adressait aux artistes de France. Et c'est pour eux encore que le Chef de l'Etat ajouta, comme se répondant intérieurement : « Mais on ne fait pas un style, il se fait de lui-même ».

« Monsieur le Maréchal, eussions-nous dit sans la crainte d'empiéter sur d'autres et de plus graves préoccupations, le style en lequel, comme vos plus grands prédécesseurs à la tête de la France, vous souhaitez voir s'exprimer la renaissance de l'esprit national, ce style est en marche. Oui, il se fait sous nos yeux, dans toute la mesure, qui est grande, où quelque chose se défait. Non point chez nous seulement, mais de par l'Europe, de par l'univers, de la matière se détruit, qui ne se remplace pas. Les choses disparaissent, pour faire place, provisoirement, à la seule image des choses qui seront. A mesure que la pauvreté s'étend sur le monde, commencent à renaître les véritables richesses de l'esprit, c'est-à-dire l'imagination créatrice que ne menacent plus les solutions de facilité. »

Rien de moins abstrait que cette affirmation ; à chaque commodité qui nous est enlevée, à chaque forme, chaque objet familier qui manque à nos besoins, à nos goûts ou à nos habitudes correspond ce qui, demain, est appelé à les remplacer. Et qui sera, pour peu que nous le voulions, complètement différent. Mieux adapté à ses fins. Et plus beau, d'une beauté appelée à durer.

Prenons un exemple des plus humbles, auquel même l'époque dont nous sortons avait renoncé à penser : le costume masculin. Nul ne soutiendra, je pense, que le complet veston, inventé à Manchester vers 1850, soit une de ces créations idéales qui méritent de marquer de leur sceau une époque tout entière. Voici cependant cent ans qu'il dure, et pourquoi ? Parce que plus un produit est de consommation courante, et plus il devient invariable dans sa présentation, de la loi du réassortiment qui a gouverné la production industrielle de notre temps. A tout objet usé, il ne s'agissait que de substituer un objet aussi identique que possible ; au lieu d'un veston, un autre veston ; pour un pantalon, un pantalon.

Impossibles, ces brillantes et gracieuses variations de la vêture de l'homme qui, de Charles VI aux Valois, et de Louis XIII au Directoire, font de l'histoire du costume le chapitre principal de l'histoire des mœurs et de la société. Il ne restait plus de fantaisie ni de caprice que, par bonheur, dans la mode féminine ; ni d'évolution des formes que dans la carrosserie des automobiles. La plus vieille chose, et la plus neuve.

Mais demain, tous les tissus élimés jusqu'à la corde, tous les vêtements méconnaissables à force d'avoir été portés, quand des matières nouvelles reparaîtront, vierge sera la situation, et neuf le marché. En un an, le costume masculin subira plus de transformations qu'il n'en a connu en cent. Chaque vêtement sera le premier, sera modèle unique.

Il en va de même pour toutes les industries où l'art d'inventer des aspects entre pour quelque chose. Leur avenir est contenu aujourd'hui dans quelques cerveaux qui savent voir, et qui pensent.

Et là sera, demain, la force de la France, dont le génie, qui est unité, lui permet, lui commande toutes les diversités. Le plus intelligent sans doute des conseillers du goût

(1) L'album illustré : *Nouveaux destins de l'Intelligence française*, publié par le ministère de l'Information, sous la direction d'Henri Massis et de Maximilien Vox.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

français, le dessinateur Paul Iribe, nous a laissé, en guise de testament, une mince plaquette appelée *Choix* et dont chaque mot, aujourd'hui, semble lourd de sens profond, percute et fait balle. Comme il nous manque aujourd'hui ! Cet apôtre du luxe intelligent était fait pour organiser, pour faire fleurir la nouvelle pauvreté, qui n'a pas besoin d'être bête. Sa thèse était bien simple, c'est pourquoi elle fut si peu comprise : c'est que la France n'a qu'un espace vital qui soit bien à elle, celui du goût et de la qualité.

« La fleur, disait-il, est aussi nécessaire que l'acier. Allons-nous sacrifier la fleur sur l'autel du cube et de la Machine ?

» Le moment du choix est venu. »

Et mon maître « Paul » ajoutait prophétiquement : « Notre luxe, notre sens de la féminité, notre gaieté, notre invention créatrice, notre Art comptent parmi les grandes industries françaises : un jour, ce seront peut-être les seules ».

Un art (où, il est vrai, il comptait beaucoup d'amis) a compris l'enseignement d'Iribe. L'art graphique, qui n'est second que dans la mesure où les questions de langage sont sans importance, n'a pas senti, lui, la secousse de 40. Osons même dire qu'elle l'a — pathétiquement — libéré.

D'une guerre à l'autre, la science de mettre de l'encre sur du papier était devenue une branche des beaux-arts. L'édition, la publicité, l'image sous toutes ses formes ; dessin, photographie, affiche, dessin animé, et la typographie dans toutes ses applications, de l'édition de grand luxe à la mise en page des quotidiens, tout ce qui s'imprime pour être vu avant d'être lu, bref, le graphisme français tout entier s'est merveilleusement préparé à la tâche de faire quelque chose avec rien. Partout ailleurs, il faut beaucoup de matière : ici, le minimum. Encore est-il que le monde moderne découvre avec stupeur que le produit qui était censé remplacer tous les autres, le papier, est lui aussi un matériau dont il faut restreindre la consommation : ce n'est qu'une raison de plus pour en tirer bon parti. Du papier le plus vulgaire, le plus banal, un graphiste digne de sa vocation tirera un résultat agréable à l'œil, engageant à l'esprit.

« A la preuve », comme on disait autrefois. Trois signes attestent de la vitalité des arts et métiers graphiques.

D'abord, la diffusion, malgré les difficultés de fonderie d'un caractère totalement neuf, le « Peignot », dessiné par l'artiste à la ferme et lucide intelligence qu'est A. M. Cassandre.

Secondement, malgré les difficultés actuelles (ou mieux, à cause d'elles), la renaissance de la véritable édition à tirage limité, qui ne procède plus d'une restriction malthusienne, mais des conditions mêmes où vivent les techniques de l'imprimerie : s'il y a peu d'exemplaires, c'est qu'il ne peut pas y en avoir davantage. Le vrai luxe étant dans la rareté qui est en même temps nécessité, le climat des deux années que nous venons de vivre aura favorisé l'éclosion d'œuvres de grande bibliophilie, qui, dans des conditions différentes, n'eussent peut-être pas vu le jour. Parmi celles qui se préparent, les *Géorgiques* de Dunoyer de Segonzac, la *Couronne de Paris* d'André Jacquemin marqueront dans l'histoire du livre.

En troisième lieu, l'effort de rénovation typographique qui a été l'une des caractéristiques les plus saines du mouvement artistique contemporain, est en train d'aboutir, grâce à la refonte de nos institutions, à des résultats d'importance nationale. Sur la demande du Gouvernement du Maréchal, un organisme s'est constitué, l'Office de Rationalisation typographique, dont la mission sera de donner à l'ensemble des imprimés de l'Etat français un style général qui satisfasse à l'élégance, à la logique, et à l'économie par réduction des formats ; suivant en ce domaine l'exemple donné par les Chemins de fer : la S.N.C.F. aura été la première dans notre pays à appliquer les règles d'un Standard typographique adapté aux exigences de notre temps.

Ainsi, les arts graphiques, dans une période où l'esprit reprend le pas sur la matière, sont-ils en train de témoigner de la vitalité de notre invention, de notre ingéniosité, de notre volonté. Le graphisme est d'abord un langage, et nul n'a dit, que je sache, que la langue française soit près d'avoir épuisé ses vertus.

Dans le monde de demain, grande sera la place de la nation qui aura su créer un style.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En relisant PIERRE LOTI

par L. SOGNY

Il y a aujourd'hui 60 ans accostait à Tourane le lieutenant de vaisseau Julien Viaud, embarqué sur le cuirassé *Atalante*, de l'escadre de l'Amiral Courbet.

Dans ses *Propos d'Exil*, il décrit ainsi cette ville qu'il voyait pour la première fois :

La rivière s'ouvre devant nous, assez droite, assez large. Plusieurs jonques à proue relevée, à longues antennes, sont amarrées là-bas sur les deux rives, et, encore un peu dans le lointain, Tourane apparaît : des cases à toit de tuiles ou à toit de chaume éparpillées au hasard dans les arbres ; des enseignes chinoises au bout de hampes, des touffes de bambous, des miradors, des pagodes. Tout cela nous semble petit et misérable ; il est vrai, cela se prolonge beaucoup dans les verdures du fond ; mais, c'est égal, nous attendions une ville plus grande.

Quelqu'un qui s'évente sur la berge nous fait de la main des signes très engageants pour nous inviter à venir.

Qui nous appelle, avec ce geste gracieux d'éventail ? Un homme ou une femme ? Dans ce pays-ci, on ne sait jamais : même costume, même chignon...

Mais non ! c'est monsieur Hoè, personnage de genre ambigu, qui doit par la suite jouer un rôle important dans nos relations diplomatiques avec Tourane : une soutane de prêtre, le nœud du chignon très haut, et coiffé en mouchoir par là-dessus (1), comme un vieux pour se mettre au lit. Il fait tchintchinn et la révérence ; il dit : « Bonjour Messieurs ! » en français, avec un air de s'offrir comme guide. Alors je lance ma baleinière sur le sable, et nous touchons la rive.

« Monsieur, monsieur Hoè, ancien élève du Collège d'Adran, interprète officiel de S. M. Tu-Duc », tels sont les titres qu'il décline après sept nouvelles révérences (une pour chacun de nous). Il nous tend sa main de mauvais petit drôle qui est couverte de verrues, avec des ongles de lettré chinois à n'en plus finir, et le voilà assis à mon côté.

Le mandarin, paraît-il, demeure là-bas, tout au fond, et nous continuons notre route dans la rivière.

Chers lecteurs, vous allez sans doute penser qu'après tant d'années le « personnage de genre ambigu » a quitté ce monde depuis bien longtemps. Pas du tout, il est toujours là.

A votre intention, je suis allé lui faire une longue visite au cours de laquelle nous avons évoqué le passé. Il me reçut avec cette politesse raffinée, apanage des familles aristocratiques de la capitale, dans sa résidence du quai Dông-Khanh, au pur style annamite, avec sa cour intérieure, ses arbres nains, ses fleurs et ses bassins aux poissons rouges. Quatre-vingts ans ! mais toujours alerte, et une mémoire extraordinairement lucide et sûre. L'écouter est un régal.



S. E. Nguyễn-đình-Hoè en 1928,
45 ans après sa rencontre avec Pierre Loti.

Nous voici seuls, mon vieil ami et moi, dans le nhà-khach (salon de réception), et de souvenirs en souvenirs se déroule le film de son existence : une longue et belle existence, et bien et utilement remplie, toute de travail et de dévouement.

(1) L'Empereur Tu-Duc venait de mourir. Tous les fonctionnaires portaient le turban blanc pendant la durée réglementaire du deuil. — (N.D. L.R.).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Sa féconde carrière commence un peu avant la mort de Tu-Duc. Son père, mandarin militaire, commandait un bateau de guerre. Hoè l'accompagnait fréquemment sur les bâtiments de la flotte royale et sur ceux que la France donna à l'Annam lors du traité de 1874. Il y rencontra des officiers de la Marine française : le savant Dutreuil de Rhins, qui offrit à son père un sabre d'officier de Marine qu'on voit aujourd'hui dans une vitrine du Musée historique récemment créé par ordre du Gouverneur Général ; les commandants Hamelin, Hennique et Dufourcq, qui s'intéressèrent à lui. C'est à cette époque que sa vocation se décida : il entrerait au *Borda*.

Le jeune Hoè, plongé jusqu'alors dans les classiques sino-annamites se mit résolument à l'étude du français, d'abord à l'Ecole des Interprètes de Hué, puis au collège Chasseloup-Laubat, à Saigon. Tout marchait à ravir et l'on parlait déjà du prochain départ pour France.

Hélas ! la nouvelle du meurtre d'Henri Rivière et de ses compagnons (19 mai 1882) vint déjouer ce beau projet si longtemps caressé et ce fut le cœur gros que notre candidat à l'Ecole Navale rentra à Hué pour s'orienter vers une autre carrière. Ce n'est pas sans émotion que Hoè revivait un instant, par la pensée, cette phase de sa vie. Il espérait tant la voir, cette France dont on ne cessait de lui vanter les charmes et les merveilles, ses chemins de fer, ses bateaux, ses usines, ses musées, ses grandes villes, Paris enfin ! Mais c'était partie remise et le voyage, comme nous le verrons plus loin, devait s'effectuer en 1889, à l'occasion de l'Exposition Universelle.

Nous sommes en 1883. Agent de liaison du Gouvernement annamite, affecté d'abord à Thuân-an, Hoè est envoyé quelques mois plus tard à Tourane à la disposition du mandarin capitaine de port.

C'est là qu'il fit la connaissance de Pierre Loti, dans les circonstances assez pittoresques relatées plus haut. Hoè en sourit encore aujourd'hui, car il ne lui a pas gardé rancune de la façon quelque peu désobligeante dont il le décrit, bien au contraire ; ils sont devenus par la suite d'excellents amis. Les insectes et l'humidité ont malheureusement détruit les lettres que le grand écrivain lui adressait plus tard de France ; mais les souvenirs et les sentiments demeurent vivaces et inaltérés.

Cependant, il faut bien admettre que, pour une fois, Pierre Loti n'a pas été très physionomiste. Ceux qui ont connu Hoè il y a 35 ou 40 ans — l'auteur de ces lignes est de ceux-là — se souviennent d'un homme de belle taille pour un Annamite, racé, d'une distinction toute particulière que rehaussait encore le port de lunettes cerclées d'or. Sa photographie prise il y a quinze ans en témoigne encore hautement et suffit à convaincre d'erreur Pierre Loti, qui semble beaucoup plus averti et mieux inspiré quand il nous présente les vahinés de Taïti ou les aziyadés de Constantinople !

Mais revenons à Nguyên-dinh-Hoè. Sur la demande du représentant de la France, il est placé en 1885 sous les ordres du capitaine de frégate Hennique, commandant la *Lionne*. Laissons-lui la parole :

« Henri Hennique, quel doux nom à mon souvenir ? Je ne peux le prononcer sans que mon cœur ne tressaille d'émotion et de reconnaissance, sans que mes paupières ne soient imprégnées de larmes. C'est lui qui fit de moi un grand admirateur de la Marine française que les circonstances m'ont empêché de servir comme je le désirais tant. Le commandant Hennique, avec son fin visage à favoris représentait le prototype du bel officier de Marine. Esprit bienveillant, cœur généreux, sans aucun préjugé de race, il aimait, comme ses collègues Dutreuil de Rhins, Hamelin et Dufourcq, à se pencher avec compassion sur ses inférieurs qu'il s'efforçait de conseiller et de guider. Durant ses moments de loisir, il se plaisait à me donner des cours de français pour augmenter mon bagage littéraire. Il ne manquait jamais d'y ajouter des conseils et des directives grâce auxquels je pus me diriger dans la vie et comprendre les intérêts de mon pays en même temps que ceux de la France. Quelle belle figure, quelle droiture, quelle grandeur d'âme !

» Son fils Georges, capitaine de frégate, était de passage à Hué, en avril 1923 comme chef d'état-major de l'amiral Gilly, son beau-frère, commandant la division volante des croiseurs *Jules-Michelet* et *Victor-Hugo*. Quelle joie pour moi d'avoir pu rencontrer le gendre et le fils de mon ancien maître ! Par un sentiment dont je fus profondément touché, M. Georges avait décidé de décliner toute visite protocolaire pour pouvoir se consacrer entièrement à moi et m'entendre parler plus longuement de l'époque heureuse vécue quarante ans auparavant auprès de son vénéré père. Qui aurait pu croire alors que cette inoubliable rencontre allait être la dernière ! Epargné par la Grande Guerre,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ce brillant officier devait disparaître quelques mois plus tard dans la catastrophe du dirigeable *Dixmude*, en décembre 1923. »

La canonnière *Lionne* où Hoè fut embarqué comme interprète, avait pour mission, avec d'autres unités de guerre, de croiser le long des côtes d'Annam pour surveiller les jonques pirates chinoises que les événements avaient rendues plus audacieuses que jamais. Le commandant Hennique eut le mérite d'en détruire et d'en capturer un certain nombre. Entre temps, la *Lionne* transportait nos détachements à Dông-hoi et Vinh après l'affaire du guet-apens du 5 juillet 1885.

Hoè bourlingua pendant plusieurs mois, obtint, au titre militaire, la Médaille commémorative avec agrafe « Tonkin, Chine, Annam », puis occupa un poste à la Légation de France : premier interprète annamite — jusqu'ici il n'y avait eu que des Cochinchinois — au Service du Protectorat. Il fut successivement le collaborateur des différents Résidents généraux et Résidents Supérieurs : de Champeaux, Hector, Baille, Rheinart, Chavassieux, Boulloche, Brière et Luce.

Mais une existence plus active l'attirait et, au cours des années qui vont suivre, il ne manque pas une occasion d'offrir ses services. Il se fait agréer pour accompagner le fils du grand Phan-thanh-Gian, le Khâm-Sai Phan-Liêm qui venait d'être chargé de pacifier les deux provinces de Quang-nam et de Quang-ngai, en révolte ouverte contre le Gouvernement du nouveau roi Dông-Khanh. C'est au cours de cette colonne de police (septembre 1885 à octobre 1887) que Nguyên-dinh-Hoè, grièvement blessé par un éclat de mine au combat de Kê-xuyên, fut proposé pour la Médaille militaire pour sa belle conduite — il avait vingt et un ans — La proposition ne reçut pas de suite au ministère de la Guerre parce que le certificat d'origine de blessure, joint au dossier, ne mentionnait pas la signature des membres du conseil d'administration du Régiment de marche. Il obtint cependant de la Cour, à titre exceptionnel, une plaquette d'or au chiffre personnel du Souverain et portant les quatre caractères : Lao-nang-kha-thuong (pour ses peines et ses mérites, il convient de le récompenser). Mais il regrette encore aujourd'hui d'avoir manqué, pour une banale question de forme, une distinction de si haute portée que la Médaille militaire.

Il passe deux ans dans les bureaux de la Résidence Générale à Hué, puis, ô joie ! il est choisi pour faire partie de la Mission annamite qui se rend à l'Exposition universelle de 1889 ! De ce voyage à Paris et à travers la France, il conserve des souvenirs impérissables. Mais celui qui l'a le plus ému et qui devait rester le plus vivace dans son cœur, fut la rencontre à Toulon de son grand ami, le capitaine de vaisseau Hennique, alors commandant du cuirassé *Hoche*. Il raconte pourtant, avec une pointe de malice, la première visite qu'il fit rue Oudinot. Quelques membres de la Mission annamite égarés, circulaient dans les couloirs du ministère des Colonies, ce labyrinthe, à la recherche de leurs compatriotes devant assister avec eux à la réception officielle du ministre. Ils rencontrèrent alors un « quan-lon » majestueux et solennel, vêtu d'un habit à basques et portant au cou une immense



chaîne d'argent. Cha ôi ! se dirent entre eux nos égarés, c'est sûrement le ministre ! Et tous de se prosterner devant Son Excellence... l'huissier, pour lui faire les grands lays.

Puis, c'est le retour en Annam. Hoè reprend son poste à la Résidence Supérieure où, pendant plusieurs années, il mène une existence sans heurts. Mais son démon intérieur le pousse de nouveau à l'activité. Il sollicite et obtient la faveur d'être attaché à la personne du Régent Nguyên-Thân, nouvellement nommé Délégué Impérial pour la pacification de la région où, dans le Nghê-tinh, les bandes de Phan-dinh-Phùng terrorisaient les populations, semant dans le pays la misère et la mort. Le Régent avait sous ses ordres 2.500 hommes ; il était secondé par l'Administrateur Duvillier, résident de Vinh, et une quinzaine d'inspec-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

teurs et gardes principaux de la Garde civile, entre autres Vincilioni, Haguet, de Soulages, Costa dont les noms rappelleront aux vieux Indochinois une époque révolue. Cette colonne contre la « Grande rebellion du Nord-Annam » dura un an (1895-1896) et ramena le calme dans ces deux importantes provinces livrées à l'anarchie depuis plusieurs années.

Lors de la création, en 1902, du premier collège franco-annamite, le Quôc-Hoc, dont le directeur fut M. Nordeman, Nguyên-dinh-Hoè, détaché à cet établissement, y organisa le cours de langue française aux gradués de concours littéraires. Beaucoup de ces élèves devaient accéder aux plus hauts emplois de la hiérarchie mandarinale et terminer leur carrière comme Tông-dôc ou ministres. Par la suite, Hoè devint sous-directeur puis directeur de l'Ecole des Hâu-Bô jusqu'en 1919, date de sa nomination comme secrétaire général du Conseil de Régence, avec rang de ministre.

En mars 1923, il prenait sa retraite après quarante années de services, comblé de gloire et d'honneurs, avec le titre de Hiêp-Ta Dai-hoc-si-tri-su (1er degré du mandarinat) et la dignité de Thai-Tu-Thiêu-Bao (précepteur-adjoint du Prince Héritier).

S. E. Nguyên-dinh-Hoè est officier de la Légion d'honneur depuis 1928 et titulaire de nombreux ordres français et coloniaux.

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, le « personnage de genre ambigu » avait fait son chemin depuis sa rencontre avec l'auteur de *Propos d'Exil*.



LES BOBARDIERS LOURDS

PREMIER BOBARDIER. — Je sais de source absolument sûre que la revue *Indochine* ne paraîtra pas cette semaine.

DEUXIÈME BOBARDIER. — Ah oui ? Et pourquoi ?

PREMIER BOBARDIER. — Parce que son directeur, le père de Rhodes, est passé à la dissidence. Mais, chutt !... C'est secret.

A NOS LECTEURS

Les circonstances nous ont contraint à porter de 25 piastres à 40 piastres l'abonnement annuel et de 15 piastres à 25 piastres l'abonnement semestriel à la revue à partir du 1er juillet.

A ceux de nos lecteurs qui ont souscrit ou renouvelé un abonnement à partir de cette date et qui en ont déjà effectué le règlement, **nous demandons** de bien vouloir nous adresser la différence entre l'ancien et le nouveau tarif, **soit 15 piastres pour un an et 10 piastres pour 6 mois**. Nous les en remercions d'avance très sincèrement.

Faute de recevoir ce complément, nous nous verrions obligés, à notre grand regret, de considérer la somme de 25 piastres déjà réglée comme valant pour un abonnement de 6 mois et celle de 15 piastres comme représentant le service de la revue pour 3 mois.

Par ailleurs, la dispersion ayant provoqué de nombreux changements d'adresse, il ne sera plus procédé aux recouvrements à domicile.

Nous prions donc nos abonnés de bien vouloir nous régler par mandat.

Nous sommes persuadés que nos fidèles lecteurs ne nous tiendront pas rigueur de ces mesures qui nous sont imposées par les difficultés actuelles.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ÉTATS D'AME

par Georges RIMANT

MIDIS

Midi sur la plaine.

C'est l'heure où le soleil passe son inspection générale de la nature. Il descend jusque dans les recoins des cours et des ruelles ; il plonge jusqu'au fond des bassins, des puits, des cheminées.

Les maisons, les murs, les collines ont prudemment fait disparaître leur ombre ; les arbres essayent de la dissimuler de leur mieux sous leurs pieds.

Le fleuve, les rivières, les ruisseaux ont mis leur belle robe claire à paillettes.

Et la plaine étale avec fierté sous le regard du soleil les larges taches de rousseur qu'il a fait mûrir sur sa peau.

(Delta du Tonkin.)

Midi sur l'usine.

Les douze coups de midi viennent de s'abattre sur l'usine comme une volée de cailloux sur une termitière, la vidant en un instant de tous ses occupants.

Et, dès qu'ils sont enfin parvenus à l'air libre, ceux-ci, en proie à une agitation fébrile, fuient éperdument dans toutes les directions, se dépassant, s'entre-croisant, se heurtant, se bousculant.

Mais voici qu'ils s'engouffrent tout aussitôt dans d'autres trous plus misérables, plus sordides, plus obscurs, plus nauséabonds encore que celui dont ils viennent de s'échapper.

C'est cela qu'on nomme l'évasion.

(Cholon.)

Midi sur la ville.

Egrenant ses clairs reliefs par-dessus la voix monocorde du speaker de la radio, une musique alerte et tintinnabulante fuse à travers toutes les fenêtres de la ville.

A cette heure de trêve et de détente, quel est donc ce cantique qui s'échappe de la demeure des humains, révélateur de leur état d'âme ? Est-ce le Psaume céleste de leur délivrance ? Est-ce l'Hymne aérien de leur libération ? Est-ce la Symphonie héroïque de leurs rêves et de leurs espérances ?

Hélas ! C'est seulement la Symphonie boulimique de leurs estomacs, dont les ondes déferlent sur la ville, comme elles ont coutume de le faire à la même heure depuis un temps immémorial, bien avant leurs puînées de la T. S. F.

Ainsi, chaque jour, la ville entière se transforme en un immense Concert gastrique.

Après la brève Introduction du potage ou le piquant Allegretto des hors-d'œuvre, c'est l'Andante savoureux des entrées, l'Allegro moderato des légumes, l'Andante maestoso des ragoûts, le Largo puissant des rôtis, le lourd Adagio des fromages, coupés par le Scherzo frais et pétillant des boissons, et terminés, en un brillant et somptueux Finale, par le Rondeau des entremets, des fruits et des desserts.

Mais il faut voir surtout avec quelle dextérité chacun des exécutants manie tour à tour — ou même simultanément — les divers instruments de l'orchestre : castagnettes des cuillers claquetant dans le fond des assiettes, pizzicati délicats des fourchettes ou des doigts, archets des couteaux s'évertuant sur les cordes des viandes, petites flûtes des verres sur le bord des lèvres...

... Et, donnant à cet ensemble son rythme et sa cadence propres, vrombit la contrebasse inlassable des mandibules.

(Saigon.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES FOUILLES D'OK-EO

(Cochinchine)

M. Louis Malleret, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, Conservateur du Musée Blanchard-de-La-Brosse, à Saigon, est rentré tout récemment du site d'Ok-Eo, dans la province de Rach-gia, où il était allé faire des fouilles qui ont permis de mettre au jour des vestiges d'une ancienne civilisation. Nous avons demandé à M. Malleret de nous exposer le résultat de ses travaux... Et d'abord, pouvons-nous vous demander comment vous avez été amené à l'idée de ces fouilles ?

M. MALLERET. — Je connaissais ce site depuis 1942. J'y ai été conduit par la découverte fortuite d'un bijou d'or. J'ai recherché l'endroit pendant plusieurs mois ; puis l'étude des photos aériennes de la région m'a convaincu que celle-ci devait correspondre à un site d'habitat très ancien. Ces documents montrent, en effet, une enceinte carrée d'environ mille cinq cents mètres de côté. Il semble qu'il y ait eu ainsi, sur environ deux cent vingt-cinq hectares, une ancienne occupation du sol, mais les reconnaissances du terrain m'ont convaincu que l'ancienne extension de la ville, représentait environ quatre cents hectares.

— Mais comment ce bijou avait-il été découvert et qu'avait-il de si précieux ?

M. MALLERET. — Ce bijou, je ne l'ai jamais vu. Je l'ai connu sur des renseignements vagues et j'ai mis plusieurs mois à localiser son point d'origine. Je l'ai suivi au mont-de-piété de Rach-gia et jusqu'au col de Tani, au Cambodge, où j'ai finalement appris qu'il avait été fondu par un orfèvre chinois. Ce fut une véritable poursuite pendant un mois. Cet objet pesait un taël, six onces, deux dixièmes et avait été découvert par un cultivateur.

— Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Comment avez-vous été amené à entreprendre des fouilles sur la foi d'un objet découvert par un cultivateur et que vous n'avez pas vu ?

M. MALLERET. — J'en avais vu d'autres entre temps. Et plusieurs reconnaissances du terrain m'avaient persuadé que le site méritait d'être exploré. Il se présentait, en effet, comme un ensemble de tertres recouverts de grosses pierres et de briques éparses avec des dépressions, parfois rectilignes, qui pouvaient faire penser à d'anciens canaux. Vous savez que tout édifice, quel que soit son état de ruine, laisse toujours une trace sous forme d'un bourrelet correspondant à des murs, avec, quelquefois, une dépression centrale correspondant à une pièce habitable. En Cochinchine, où le sol est uniformément plat, la présence de ces tertres doit toujours attirer l'attention.

— Quand avez-vous commencé vos fouilles ?

M. MALLERET. — J'ai choisi la période de février à avril. Elles ont duré deux mois. C'est, en effet, le seul moment où l'on puisse travailler sans être gêné par l'eau.

— Comment étiez-vous organisé pour poursuivre ces fouilles ?

M. MALLERET. — J'avais établi mon campement à environ quatre kilomètres du champ de fouilles, position incommode, mais qui était imposée par la nécessité d'avoir de l'eau potable. Pendant le premier mois, j'ai utilisé un camp de Jeunesse, qui a été une expérience intéressante à beaucoup d'égards. Le programme des fouilles répondait à un double but. Il s'agissait d'une part, de reconnaître le contenu des tertres, de façon à disposer d'un certain nombre de repères dans un ensemble présumé monumental. En second lieu, il convenait d'établir un certain nombre de coupes du terrain, de façon à rechercher les anciens niveaux d'habitat.

— Pouvez-vous nous décrire dans les grandes lignes ce que vous avez pu mettre au jour ?

M. MALLERET. — Les fouilles et sondages divers ont porté sur vingt-deux points. Nous avons pu mettre au jour douze vestiges de constructions anciennes, réduites le plus souvent à de simples fondations. Néanmoins nous avons retrouvé des vestiges importants de deux grands monuments. L'un présente encore des chambres intérieures dont les parois s'élèvent sur près de quatre mètres de hauteur. L'autre était associé à une curieuse construction en grandes dalles granitiques, moulurées ou non, assemblées par tenons et mortaises. L'une de ces pièces monolithes, bien que brisée, mesure encore trois mètres quinze sur deux mètres soixante. Enfin on trouve de mystérieux entassements de blocs granitiques,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

FOUILLES D'OK-EO



← Le monument principal après travaux.



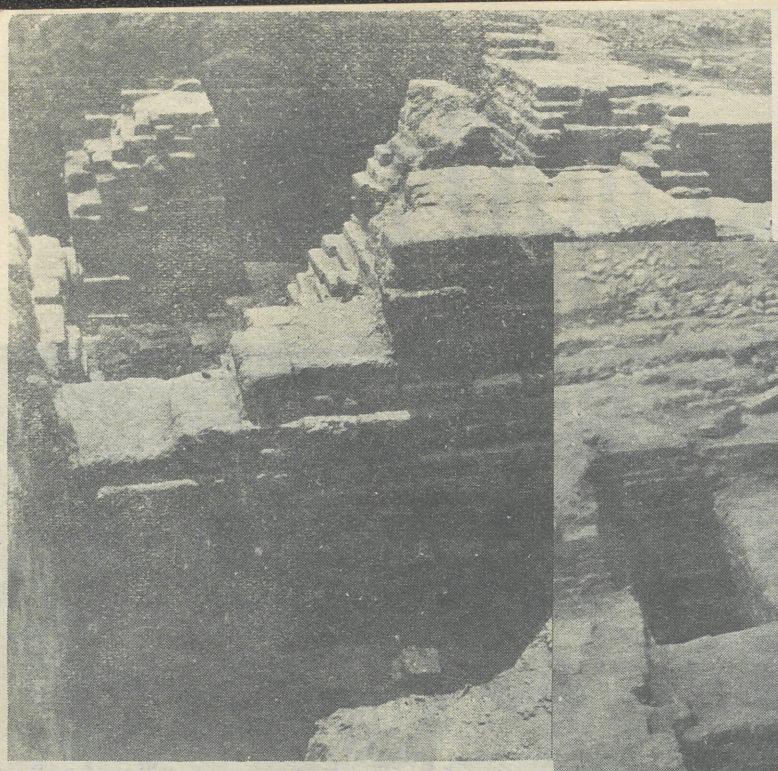
Extraction des terres, tamisage et lavage sur un chantier de → recherches stratigraphiques.



← Construction en briques apparaissant sous de grandes dalles monolithes.

Photos MANIKUS

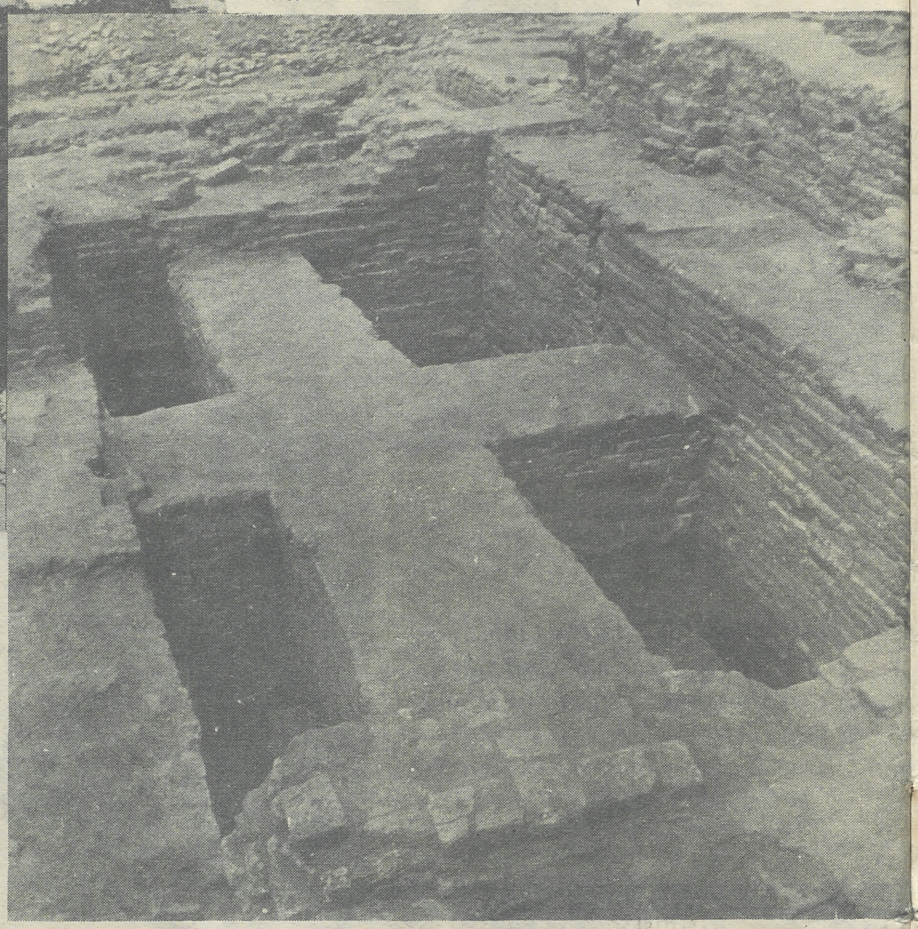
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



← Croisée de murs
à l'intérieur du monument.

Passage en croix donnant
accès au monument principal.
↓

Photos MANIKUS





Quelques objets d'Ok-Eo

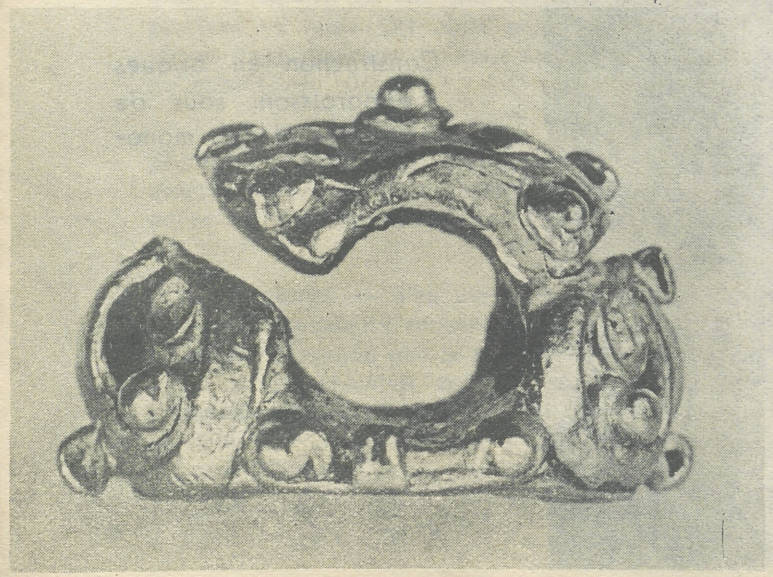
← Bague en or.

Médaille romaine en or.→

Agrafe en or.
↓

Photos LAGNEAU





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grossièrement taillés, parfois disposés de manière à constituer une chambre rectangulaire, parfois, empilés en un massif de même aspect. Il est douteux que ces entassements de pierres soient contemporains de la période indienne qui a livré des bijoux d'un travail délicat. On peut penser qu'il y a eu occupation du site par des populations successives.

— Pouvez-vous, d'après ce que vous avez trouvé, vous représenter le mode de vie des anciens habitants ?

M. MALLERET. — Oui. Les coupes du terrain indiquent un niveau d'habitat ancien à 0 m. 60 de profondeur environ. Il est marqué par de la poterie, des outils, de menus objets de bronze ou des bijoux. Par endroits, ce niveau repose sur une couche de sable présumé aurifère, ce qui laisse supposer, avec d'autres indices, l'existence d'anciens ateliers d'orfèvrerie. On trouve des pilotis encore en place. Il est probable que ces populations vivaient dans des maisons d'un type assez voisin de celles des Cambodgiens d'aujourd'hui. Sous ces pilotis, à environ un mètre quatre-vingts de profondeur, on trouve un second niveau constitué par de nombreux ossements humains et animaux, des coquilles, encore de la poterie et de nombreux débris organiques. Les objets trouvés permettent de se représenter dans une certaine mesure, comment vivaient les habitants. L'abondance des poids de filets peut indiquer que leur activité était dirigée vers la pêche. La mer est aujourd'hui distante de vingt-cinq kilomètres. On peut supposer qu'elle était autrefois très voisine. A quelques kilomètres du site, j'ai d'ailleurs retrouvé un véritable banc d'huîtres. Outre les bijoux de leurs ateliers d'orfèvrerie, ces habitants fabriquaient des grains de collier en verre coloré ainsi que l'indiquent de nombreux morceaux de verre fondu ou sommairement manufacturé. Ils façonnaient également des pierres semi-précieuses comme la cornaline, ainsi que l'attestent les intailles trouvées sur place dont certaines sont inachevées. On peut croire également que leurs poteries étaient fabriquées sur place. J'ai retrouvé dans le sol un battoir qui est d'un type très voisin de celui qu'emploient encore de nos jours les Cambodgiens. Enfin, les photos aériennes montrent un morcellement du sol en de petites propriétés, là où de nos jours s'étendent de vastes domaines. On peut penser que toute cette région maritime était occupée autrefois par une population très dense.

— Comment les photos aériennes peuvent-elles montrer des partages de propriétés, puisque les séparations entre domaines ne devaient pas être faites en une maçonnerie d'importance suffisante pour avoir laissé des traces jusqu'à maintenant ?

M. MALLERET. — Il est probable que le sol était alors cultivé non pas en riz flottant, mais en riz repiqué. Les talus qui séparent les rizières demeurent longtemps apparents. Même réduits à une élévation insignifiante, ils se reconnaissent très bien, même à une altitude élevée. Ces photographies sont prises d'ailleurs à un jour frisant celui des premières heures du matin, moment où tous les accidents topographiques s'éclairent sur une face et apparaissent clairement à l'observateur aérien. Il y en a un exemple remarquable, pour la citadelle des Hô, dans le Thanh-hoa, où la configuration des propriétés actuelles dessine fidèlement le tracé de cet ancien ouvrage.

— Il vous reste, M. Malleret, à nous dire qui sont les hommes qui vivaient là et à quelle époque ?

M. MALLERET. — Il est encore difficile de préciser le type ethnique auquel appartenaient ces populations. Il est possible, ainsi que semble l'indiquer le décor de certains objets, que des populations primitives, probablement indonésiennes, aient occupé le site à une époque très ancienne. Mais un bon nombre des bijoux, d'un travail très délicat, sont de facture indienne. Les inscriptions des intailles sont en caractères sanscrits. Un certain nombre d'objets portent des symboles brahmaniques. L'écriture indiquerait une époque voisine du Ve siècle de notre ère et même antérieure. Il est probable que l'on se trouve, à Ok-Eo, sur un site du Fou-Nan, cet ancien royaume connu seulement jusqu'ici par des textes chinois et quelques rares inscriptions. Certains objets présentent des affinités iraniennes, ce qui s'accorde avec ce que l'on savait déjà, qu'un souverain de cette origine avait gouverné le Fou-Nan vers le milieu du IVe siècle. Enfin on a découvert sur le site, une médaille romaine à l'effigie d'Antonin le Pieux, qui porte la date de 152. On ne peut évidemment en conclure que des Romains aient passé par là, vers le IIe siècle de notre ère. Cependant il y a eu un établissement romain près de Pondichéry et les annales de la dynastie des Han rapportent qu'en 166 de notre ère, Marc Aurèle envoya une ambassade en Chine.

— Je vous remercie de cette intéressante interview. Je crois que tous nos auditeurs vous félicitent avec moi des travaux que vous avez réalisés. Je sais que vous avez bien des classements à achever avant de pouvoir mettre vos travaux par écrit — mille six cents objets à classer et à décrire, m'avez-vous dit —, mais je ne crois pas être indiscret en disant que vous pensez pouvoir donner une conférence à l'automne prochain.

(Aux écoutes de Radio-Saigon.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Marine de Guerre et Marine Marchande en Indochine

Leur rôle et leurs épreuves actuels

par X.

Grace aux efforts des Services officiels et à l'initiative de certains particuliers qui, les uns et les autres, se sont préoccupés en temps utile de parer aux menaces d'isolement par la création de nouvelles industries locales, l'Indochine possède les produits qui lui sont indispensables. Mais tout n'est pas de fabriquer, de récolter ou d'extraire ce qui est essentiel aux besoins généraux du pays. Encore faut-il, pour que l'équilibre économique soit partout assuré, que chaque région du territoire soit pourvue des matières ou des denrées susceptibles de suffire à sa propre consommation ; il importe par conséquent de distribuer rationnellement les ressources naturelles ainsi que les produits manufacturés. Une partie du riz de Cochinchine est, par exemple, expédiée vers les provinces du Nord dont les terres ne suffisent pas à nourrir la population ; quant au sel qui est recueilli sur les côtes d'Annam, il est dirigé vers les pêcheries du Cambodge, où il sert à traiter le poisson ; ou encore, en ce qui concerne le charbon, celui du Tonkin est livré aux contrées qui en sont démunies. Une répartition des produits est donc évidemment indispensable et il en résulte un trafic intérieur important dont l'écoulement exige de grands moyens.

Une partie des échanges emprunte la voie maritime. Celle-ci est, en toutes circonstances, avantageuse et préférée lorsqu'il s'agit de déplacer sur de longs trajets des matières lourdes et encombrantes. Dans les années faciles d'avant-guerre, alors que le développement des divers modes de transport n'était entravé par aucune pénurie et que leur succès respectif était surtout fonction du jeu de leur libre concurrence, la navigation côtière indochinoise était très active ; et ce fait prouve bien tout l'intérêt qu'elle présente. Depuis, l'un des effets de la guerre aurait pu être de réduire le volume des transports maritimes puisque le ralentissement du commerce extérieur devait logiquement entraîner la diminution du transit intérieur. Mais, par ailleurs, d'autres conséquences des hostilités, usure définitive de matériel irremplaçable, rareté de diverses catégories d'objets ou de matières, destructions causées par les bombardements, ont restreint le rendement des voies ferrées ou routières, ce qui a conduit à intensifier le cabotage pour maintenir le volume indispensable des échanges économiques vitaux.

Dans ces conditions, la flotte de commerce indochinoise n'a pas cessé de servir sans répit. A l'heure actuelle, ses charges vont même croissant puisque son tonnage, qui était à l'origine suffisant pour les besoins de l'Indochine, s'effrite au fur et à mesure de la destruction de ses bâtiments. Mais la Marine marchande s'en acquitte avec courage en dépit de ses pertes, et celles-ci sont lourdes. Depuis l'armistice, elle a eu en effet à déplorer la mort ou la disparition de 4 officiers européens et 6 indochinois, 5 marins européens, 67 indochinois, 12 chinois et 2 malgaches, qui ont été victimes, dans l'accomplissement de leur devoir pour la France, des hostilités en Extrême-Orient :

Le *Sikiang*, surpris à Manille en décembre 1941 par le déclenchement de la guerre, a subi de durs bombardements qui ont causé son incendie et le décès de 5 marins européens, 3 indochinois, 2 malgaches. Ce fut lors d'attaques de leurs navires par des avions alliés que l'officier mécanicien Cabardes, 3 Indochinois, 3 Chinois périrent à bord du *Khai-Dinh* le 22 novembre 1942, et que 2 marins indochinois succombèrent sur le petit cargo *Ping-Sang* le 15 janvier 1944. Un Indochinois et deux Chinois trouvèrent la mort quand le *Canton* heurta une mine, le 30 novembre 1942 ; et, lorsque le *Francis-Garnier* coula le 20 février 1944 dans des circonstances analogues, le chef mécanicien Blehay, 16 Indochinois, 5 Chinois disparurent avec leur bâtiment. Le torpillage du

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Van-Vollenhoven, le 27 novembre 1943, coûta la vie au commandant, le capitaine au long cours Benoist, à 4 officiers et 34 marins indochinois. Enfin, celui du *Song-Giang,* le 29 avril dernier, enleva encore à la Marine le chef mécanicien Kerangall, 2 officiers et 8 marins indochinois, 2 chinois.

La liste des victimes eût été plus longue sans la précaution de faire naviguer les navires deux à deux afin qu'en cas d'accident l'un puisse sauver le personnel de l'autre et en même temps donner l'alerte. La pratique fut donc de faire convoyer nos bâtiments de commerce par des unités de la Marine de guerre ; et depuis, cargo et aviso ou patrouilleur, ainsi amatelotés, cheminent côte à côte le long de l'Indochine, leurs équipages unis face aux mêmes dangers. Cette façon de procéder a rendu le précieux service de permettre le sauvetage en mer de 145 naufragés. Quant au risque de destruction simultanée des deux bateaux d'un convoi, il était extrêmement mince. Il a fallu un hasard exceptionnel pour qu'un sous-marin réussisse, comme cela vient malheureusement de se produire, à toucher en même temps le *Tahure* et le *Song-Giang,* obtenant en outre de priver ces deux bateaux, à l'instant même de leur torpillage, de tout moyen de demander du secours.

La Marine de guerre a subi à cette occasion sa plus dure épreuve. Mais elle n'avait pas été épargnée jusqu'alors. Au cours des opérations franco-thailandaises, si l'action navale de Koh Chang fut menée brillamment sans pertes ni dégâts, par contre 2 marins européens avaient été tués à bord d'une embarcation qui fut surprise sur le Mékong par une vive fusillade alors que les hostilités ne paraissaient pas encore engagées ; et, plus tard, un matelot indochinois fut victime d'une bombe lancée par un avion sur Réam.

Après quelque répit, les opérations aériennes ou navales menées par les Alliés sur le territoire ou dans les eaux de l'Indochine ont atteint la Marine, à partir du milieu de 1942, dans diverses circonstances. Le médecin de 1re classe Riez et 3 marins européens périrent au cours des bombardements du Tonkin ; 3 officiers-mariniers et 2 quartiers-maîtres français lors de celui de Tourane. En mer, la perte de certains navires de commerce entraîna celle de 12 quartiers-maîtres ou matelots européens qui assuraient la veille sur ces bâtiments ainsi que la liaison avec leur escorteur. Le *Béryl,* dont la perte, le 27 novembre 1943, paraît selon divers indices devoir être imputée à un sous-marin, a disparu avec tout son personnel qui comprenait le lieutenant de vaisseau Pelletier, l'enseigne de vaisseau André, 4 officiers-mariniers et 17 marins européens, 31 quartiers-maîtres ou matelots indochinois. Enfin, le 29 avril dernier, les victimes du torpillage du *Tahure* ont été : le capitaine de corvette Guillemin, le lieutenant de vaisseau Velme, les enseignes de vaisseau de Trégomain et Dauriac, l'ingénieur mécanicien de 1re classe Jézequel, le médecin de 1re classe Pelle, 10 officiers-mariniers et 41 quartiers-maîtres ou matelots français, 15 marins indochinois.

La Marine de guerre a donc été privée au total, depuis l'armistice, de 9 officiers, 17 officiers-mariniers, 77 marins européens et 47 indochinois, qui sont morts pour la France du fait des hostilités.

De toutes les attaques aériennes ou sous-marines que nos bâtiments de guerre ou de commerce ont subies, celles qui ont causé des victimes ne sont pas heureusement les plus nombreuses. En plus des actions meurtrières qui ont été occasionnellement mentionnées plus haut, nos navires furent l'objet de bien d'autres actes hostiles ; et beaucoup de nos marins ont reçu le baptême du feu, rescapés de bateaux torpillés, bombardés ou mitraillés. Les uns connaissent la surprise de l'explosion qui éventre la coque alors que tout à bord est calme et que la mer cache l'engin meurtrier. D'autres, comme ceux d'une canonnière qui naviguait paisiblement en baie d'Along, ont soutenu un long duel contre un avion dont ils ont réussi à éviter les bombes et les rafales. Certains enfin ont miraculeusement échappé à la mort sur des bateaux qui étaient criblés de balles et d'éclats d'obus. Mais tous, marins de l'Etat ou marins de commerce, qu'ils aient déjà ou non été frôlés par le danger, savent quels périls les guettent ; et ils continuent à obéir et à accomplir les missions qui leur sont confiées.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

RÉSUMÉ DES PERTES

	Morts ou disparus	Blessés	Total
Marine de Guerre :			
Officiers de Marine	6	1	7
Ingénieurs mécaniciens	1	0	1
Médecins de Marine	2	0	2
Officiers-mariniers	17	2	19
Quartiers-maîtres et matelots européens	77	20	97
Quartiers-maîtres et matelots indochinois	47	1	48
TOTAUX	150	24	174
Marine de Commerce :			
Officiers européens	4	3	7
Officiers indochinois	6	0	6
Marins européens	5	0	5
Marins indochinois	67	20	87
Marins chinois	12	4	16
Marins malgaches	2	0	2
TOTAUX	96	27	123

Personnel de la Marine en Indochine mort pour la France

Marine de Guerre :

Officiers de Marine : capitaine de corvette Guillemin ; lieutenants de vaisseau Pelletier et Velme ; enseignes de vaisseau André, de Trégomain et Dauriach.

Ingénieurs mécaniciens : ingénieur mécanicien de 1re classe Jézequel.

Médecins de Marine : les médecins de 1re classe Riez et Pelle.

Officiers-mariniers : le maître principal Cann ; le premier-maître Antier ; les maîtres L'Hote et Cochard ; les seconds-maîtres Arzel, Manfredi, Saout, Le Touze. Auffray, Rizet, Hervé, Corbel, Hetet, Claesen, Mouth, Furic et Allain.

Quartiers-maîtres européens : Soury. Gallic, Vandamme, Le Clerc, Fiorini, Chapel, Lucas, Lefèvre, Jouan, Theret, Bernard, Gervais, Mesnil, Jézequel, Coz, Etienne, Crouzet, Uguen, Peron, Hubon, Bertrand, Brixtel, Giorgi, Brélivet, Goetz, Laborde, Rolland, Hervé, Ramondou, Fave, Le Brun, Houssin, Demême, Le Gloahec, Lamy, Pincemin, Clearch, Mongin, Guitard, Réty, Delpierre, Cantegrel, Lous, Le Gall, Dumortier, Banchelin, Coadou, Even, Gabou, Le Lan et Martin.

Matelots européens : Chaillot, Le Calvez, Forest, Polguère, Renucci, Rapp, Baguet, Cases, Fèvre, Dutamby, Chevalier, Aubert, Saldana, Boueilh, Le Maux, Courville, Barbier, Cairic, Pierre, Coqueblin, Pragassam, Ressencourt, Wamvinck, Bonin, Vincent et Louis Nguyên-van-Giau.

Quartiers-maîtres indochinois : Lê-van-Tan, Quach-van-Lê, Nguyên-van-Khai, Bau-huu-Kinh.

Matelots indochinois : Diêp-van-Giac, Lê-Gung, Dinh-xuan-Quy, Dang-Cai, Vo-Hanh, Nguyên-van-Tu, Pham-trung-Giap, Nguyên-van-Sau, Tran-van-Rua, Chau-co-Phat, Dan-dinh-Thu, Pham-ngoc-Anh, Pham-dinh-Am, Hoang-van-Dich, Nguyên-van-Nghia, Ha-van-Thong, Nguyên-van-Hung, Nguyên-van-Sen, Ha-Ninh, Nguyên-van-Nhan, Pham-van-Can, Nguyên-van-Du, Phan-Cam, Pham-van-Huyên, Vu-nhan-Nghiên, Tran-van-Tho, Lê-van-Thanh, Phan-Huyên, Nguyên-van-Hai, Nguyên-van-Bach, Huynh-dac-Lôc, Do-van-Boi, Nguyên-Son, Nguyên-Dung, Lê-van-Lang, Nguyên-Chung, Nguyên-van-Luu, Nguyên-van-Tri, Tran-Phan, Nguyên-van-May, Huynh-van-Sen, Chau-van-Ty et Luc-Thai

Marine de commerce :

Officiers européens : MM. Benoist, Cabardes, Bléhay et Kérangall.

Officiers indochinois : MM. Nguyên-van-Lang, Trinh-thiên-Kiêm, Nguyên-van-Thom, Nguyên-van-Sanh, Ly-van-Ninh et Vo-van-Dê.

Marins européens : MM. Bargain, Eymard, Farzel, Forjonel et Rio.

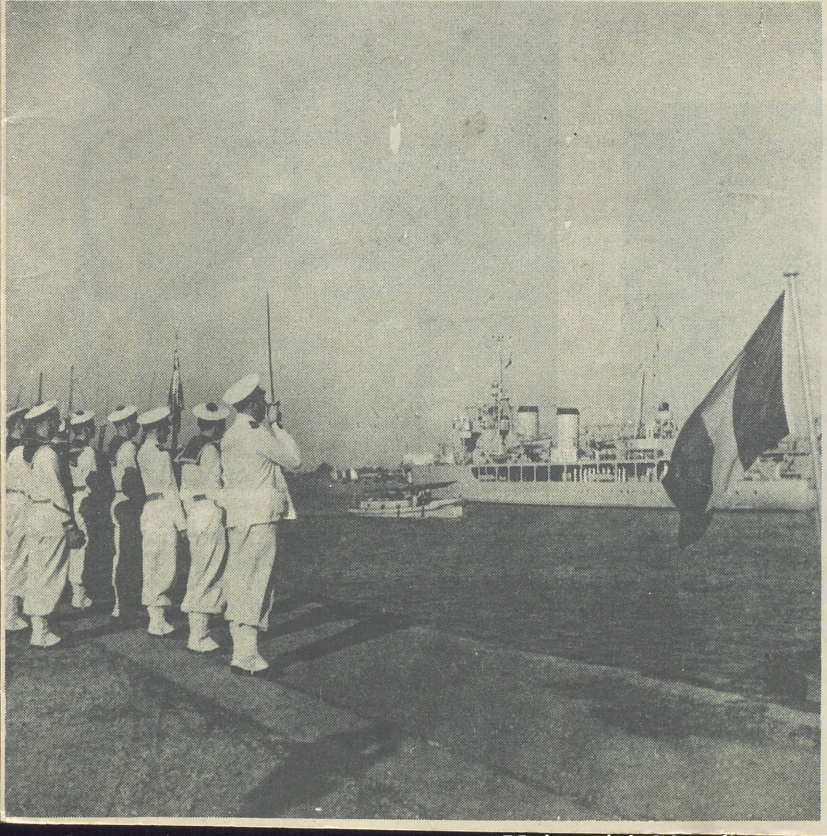
Marins indochinois : MM. Tran-van-Chu, Vong-a-Sang. Tran-van-Cuu, Nguyên-van-Hao, Dang-duc-Tu, Nguyên-bui-Giang, Nguyên-Chuot, Dang-van-Phu, Do-van-Vy, Do-van-Loi, Pham-van-Loi, Pham-van-Dê, Nguyên-binh-Than, Tran-trong-Su, Nguyên-bui-Cong, Bui-van-Tap, Nguyên-van-Sang, Nguyên-bui-Biên, Bui-trong-Cu, Dao-van-Nghê, Tran-ba-Vi, Nguyên-dan-Em, Dao-van-Cau, Tran-ba-An, Lê-muu-Khen, Lê-van-Ninh, Bui-van-Van, Lê-huu-Suu, Bui-van-Bung, Bui-van-Tuc, Doan-van-Huy, Lê-van-Thin, Lê-van-Han, Lê-van-Ty, Nguyên-viêt-Lai, Dao-van-Su, Nguyên-van-Nhat, Nguyên-tuong-An, Tran-van-Kiem, Bui-van-Dac, Nguyên-van-Xuong, Tran-van-Vinh, Lê-van-Tam, Pham-van-Khiem, Nguyên-van-Khoai, Lê-van-Khi, Cu-van-Coc, Nguyên-viêt-Nguong, Hoang-Kiêm, Phung-van-Nhe, Nguyên-van-Xin, Lê-van-Qui, Trinh-van-Be, Dang-van-Khang, Nguyên-van-Chuc, Luong-van-Chi, Dong-van-Senh, Tran-van-Thai, Pham-van-Chinh, Lê-van-Xap, Lê-tran-Hiêt, Lê-cong-Say, Nguyên-bui-Pham, Lê-Dam, Tran-van-Ngoc, Vu-van-Diên et Nguyên-van-Moi.

Marins chinois : MM. Tcheu-zi-Houei, Li-kiang-Tcheng, Luong-Thach, Tchen-a-Kouei, Lieou-Tsieou, Lo-va-Tai, Hu-a-Nhi, Ung-Kam, A-Soui, Won-houa-Tai, Phong-a-Thay et Won-tsi-Tsai.

Marins malgaches : MM. Yaba et Besadary.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





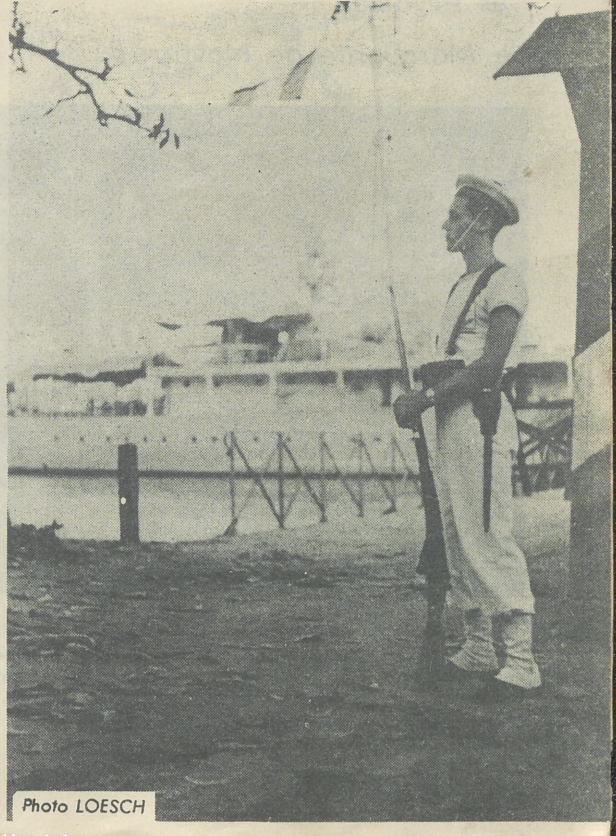


Photo LOESCH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A Angkor



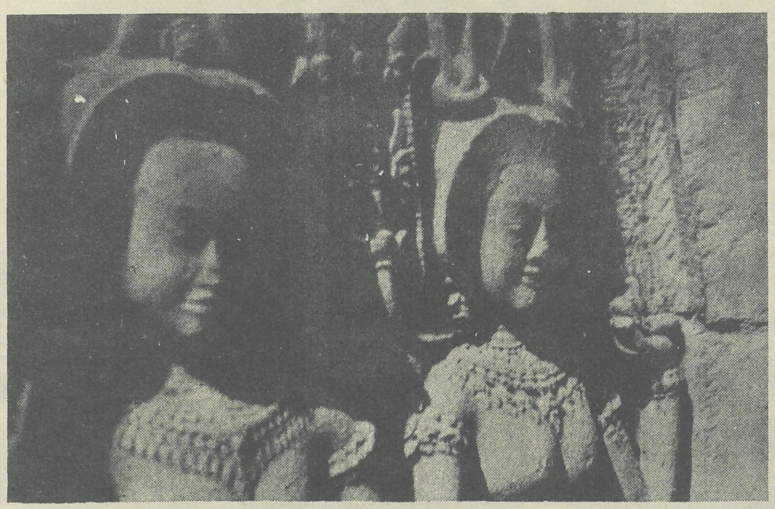
Il y a des moments où le Bouddha du Bayon sait rire franchement.

Un juif arménien ?



Non !.. Une apsara.

Des suivantes de Marguerite de Navarre ?



Non !.. Deux apsaras.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DE COCHINCHINE

par COLLINE

ON vient de nous annoncer un « Paul-Doumer » de quatre sous. Entendez qu'il s'agit d'un nouveau timbre-poste à coller sur nos cartes postales.

Il arrive après d'autres Paul-Doumer, après une série d'autres illustres personnages à barbe blanche, qu'on avait un peu négligés depuis qu'ils étaient morts et qu'on a mis sur timbre-poste eux aussi.

C'est notre façon de faire connaître nos illustrations locales. La gloire qu'ainsi on leur accorde est de meilleur aloi que la statue, ou la plaque bleue au coin des rues.

~

Les statues, pour peu qu'elles soient en bronze, passent toujours de vilains moments dès qu'il y a une hausse marquée sur les cuivres. On commence par les trouver encombrantes et d'un dessin fâcheux... puis on s'en prend au défunt qui n'était peut-être pas si grand homme qu'on l'avait cru ?

Un quincaillier pense alors, tout haut, que cette discutable gloire occupe six quintaux de bronze, et qu'on manque de robinets pour équiper la salle de bain. Il n'en faut pas plus pour que les six quintaux de gloire soient expédiés chez le fondeur.

L'immortalité en coin de rue n'est pas mieux assurée. Une décision de conseil municipal en coiffe un écrivain, la municipalité suivante met un général à la place, ou un ancien ministre, ou simplement Bezuquet, qui fut bon républicain, qui couronnait les rosières, et qui payait à boire au moment des élections.

~

Mais le timbre-poste une fois tiré rien ne l'effacera. Il court le monde ; il a sa place marquée dans tous les riches albums de tous les philatélistes du monde. C'est avantageux pour le personnage ainsi glorifié.

Tout de même, il y en a qui regrettent le temps où nos timbres ne promenaient que des figures allégoriques. Le graveur choisissait quelque souriante jolie fille, la dégrafait et la baptisait : Indochine française.

Et l'Indochine ainsi personnifiée apparaissait tout de suite comme un pays charmant au noble étranger à qui nous adressions des cartes postales. Il grillait d'envie de nous connaître et de nous apporter ses pesetas.

Il est certain que l'austère visage de l'ancien Gouverneur Général fait prévoir une Indochine moins frivole et suggère qu'il faut aller plus loin pour danser le pilou-pilou.

~

Ce n'est pas à dire que tout le monde a le cœur à la rigolade, sur les rives du Mékong.

Il y a ici beaucoup d'Annamites qui écrivent en prose ou en vers. Ils ne se montrent jamais remarquables que dans le genre gémissant. Il leur faut langueurs et malheurs, navrances et désespérances pour les inspirer. C'est au point que les lecteurs commencent à se révolter.

L'un d'eux a proposé ces jours-ci, aux distributeurs de prix littéraires, de refuser la moindre branche de laurier, à ces créateurs de Dandins moroses, de jaloux sans ressort, de héros pleurnichants et découragés.

On ne peut se hasarder au théâtre, sans entendre parler de malheurs. Ou risquer la lecture d'un roman sans une provision de mouchoirs pour étancher ses larmes. Il n'y a plus guère qu'aux enterrements de Chinois opulents qu'on retrouve un peu de gaîté.

C'est la seule occasion d'entendre jouer des polkas, des mazurkas et des quadrilles, et ces vieux airs sans mélancolie, de l'« Amour Malin », de « Viens Poupoule », et de « Petite Tonkinoise ».

Tout de même on ne peut pas demander à la colonie chinoise d'enterrer un de ses notables représentants tous les matins pour chasser la mélancolie de ces jours de pluie.

~

Et à propos de pluie, puisque c'en est la saison, que je vous en signale une que notre service des typhons n'avait pas prévue : c'est la pluie des bons conseils.

Il en tombe de partout et à propos de tout. Ils sont « en tous genres », comme les articles du grand bazar et les travaux de l'Institut de beauté.

En voici quelques-uns recueillis à votre intention :

Pour affûter les lames de rasoir, prenez l'apéritif. Et sur les bords du verre contenant la mixture, passez et repassez la lame douze fois ;



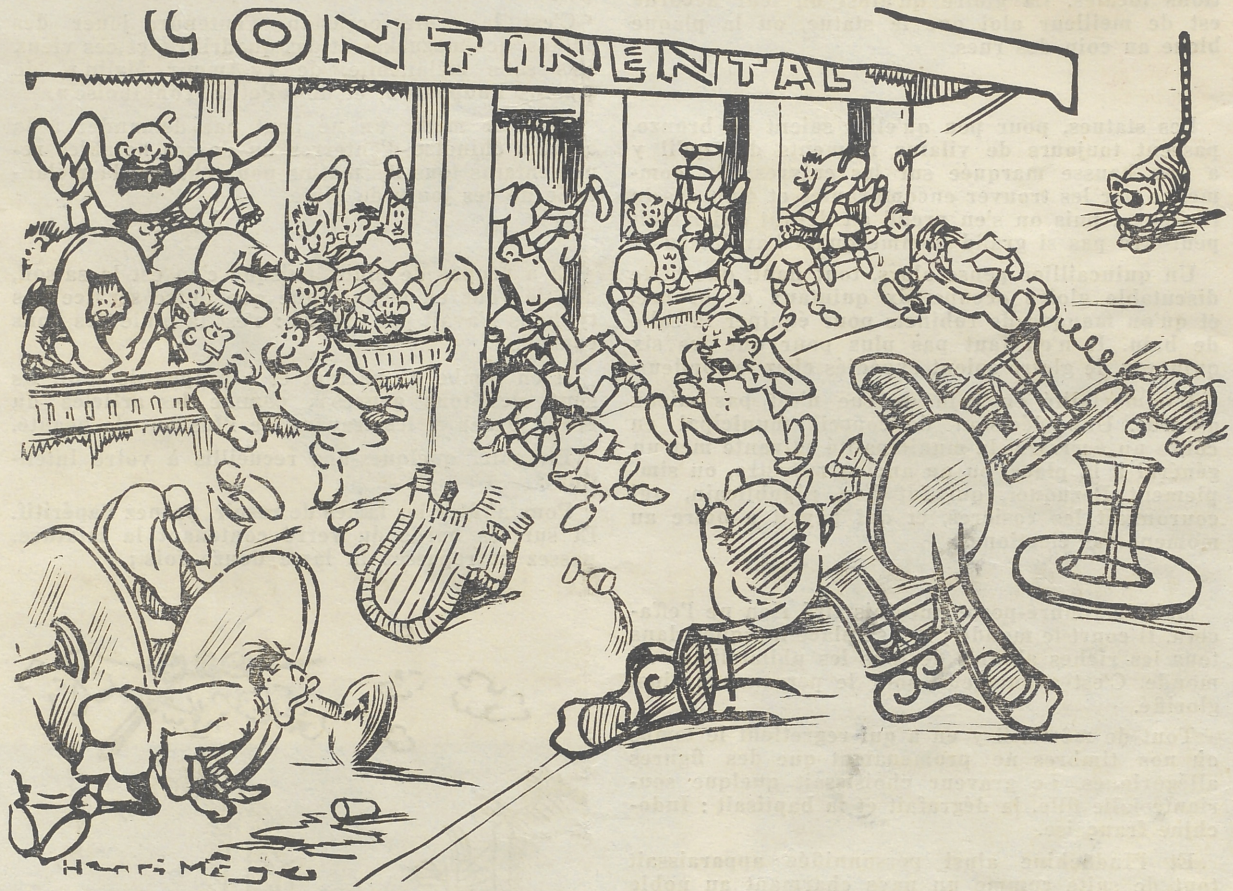
Pour rajeunir les rubans de machine à écrire : humectez-les avec la Jouvence de l'Abbé Soury, et un peu d'encre d'imprimerie ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour prévenir la dysenterie, mangez des écorces de mangoustan ; pour faire pondre les poules, bourrez-les de piment et de poudre à fusil. Mais pour avoir des œufs bon marché, faites chiper ceux du voisin, si vous êtes trop grand seigneur pour chaparder vous-même.

Grosse découverte aussi pour ceux qui ont des dents creuses. On manque de ciment pour les calfater : un dentiste local a découvert que le « tuileau » fait aussi bien l'affaire que le ciment. Et le « tuileau », c'est de la brique recuite et pulvérisée, qui abonde maintenant sur le marché.

Il y a aussi le conseil d'un marchand de produits divers pour vivre heureux dans la tranchée. Il suffit d'acquérir certain panier garni par ses soins. On y trouve un chapeau de paille genre panama, un petit banc, un flacon de liqueur forte pour prévenir les émotions du même calibre, et un répertoire d'histoires drôles à raconter aux voisins de tranchée pour avoir l'air intelligent.



« ... il arrivera que les fauves profiteront de l'occasion pour se répandre en ville... » (*cf. p. 19.*)

~

Mais on ne passe pas sa vie dans les tranchées. D'autres soucis nous tiennent aux oreilles, et d'abord celui des quotidiens déjeuners et dîners.

Pour venir à bout du problème, chacun, quand il le peut, cultive son jardin. D'autres soignent des poules. C'est le retour à la terre tant recommandé par nos économistes ces dernières années.

Ces bucoliques travaux pourtant n'adoucissent pas les mœurs autant qu'on le pourrait croire et qu'on nous l'affirmait.

On raconte qu'un poste paisible, voisin de Saigon, où les gens se livrent avec une louable ardeur aux travaux agricoles, a été le théâtre d'un drame sanglant.

Un surveillant de travaux surveillait aussi quelques chèvres. Et il avait du lait pour son café du matin, des fromages mous pour son dessert.

Son voisin le douanier trouvait son plaisir à faire pousser des laitues, des pastèques et des courges.

Or, un matin du 4 juin, jour anniversaire de la bataille de Magenta, une biquette s'égara chez le douanier, tondit quelques salades, une courgette ou deux. Son lait n'en fut que meilleur.

Le lendemain, elle revint à son péché. Le douanier la chassa. Mais elle revint encore. Et tantôt une pastèque et tantôt une salade, tout le jardin y passait.

Alors le douanier dit : « En voilà assez ! ». Il prend son fusil, tue la coupable et l'abandonne aux mouches.

« La meilleure de mon troupeau ! gémit le surveillant, mais ça ne se passera pas comme ça ! ».

Il court chez le meurtrier pour lui dire son fait.

« Ma chèvre, elle vous faisait du mal, dites ?

— Elle mangeait mes salades.

— Et après. Savez-vous qu'elle était mère de deux chevreaux, cette innocente !

— Mettez-les à la broche, ces innocents, ils sont bons tout ce mois. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cette parole déchaîne la fureur du chevrier... Mais, comme le jardinier est le plus fort, il est parti en faisant claquer la porte, et en disant : « Nous nous retrouverons, Monsieur ! ».

Puis il a sacrifié les deux chevreaux, invité tout le poste à dîner, hors le jardinier. Et puis il a demandé son changement de résidence pour raisons de santé.

~

Aussi désagréable aventure qu'à la chèvre du surveillant est arrivée à quelques pensionnaires de notre Jardin Botanique. Non point qu'ils eussent commis l'indiscrétion d'aller manger les radis du voisin, puisqu'il s'agit de nos lions et de nos tigres.

Mais un de nos concitoyens dont c'est le métier de prévoir les catastrophes et de les conjurer a dit :

« Qu'arrivera-t-il si quelque malencontreuse bombe fait sauter la grille de la cage aux fauves ?

» Il arrivera, mes enfants, qu'ils profiteront de l'occasion pour se répandre en ville. Peut-être seront-ils de mauvaise humeur, et chercheront-ils querelle aux gens trouvés dans la rue sans respecter l'âge ni le sexe. »

A cette pensée tout le monde a frémi. Quelqu'un a proposé de ramener nos pensionnaires en forêt : quatre tigres de plus ou de moins, on ne s'en apercevra pas. Quant aux lions, ils feront des petits et notre jungle s'enrichira d'un gibier nouveau à proposer à nos hardis chasseurs de trophées cynégétiques.

Cette suggestion n'a pas été retenue. Tant il est vrai que nous sommes toujours en retard d'une idée quand il s'agit de grand tourisme. Et pour éviter à nos tigres et lions quelque fâcheuse blessure par bombes égarées, on les a transformés en descentes de lit.

C'est le risque et le désagrément de la profession de fauve au Jardin Botanique, en temps de guerre.

A NOS LECTEURS

Notre concours de nouvelle a connu un succès inespéré : nous avons enregistré 268 participants.

Nous les remercions bien vivement d'avoir bien voulu répondre à notre appel.

Nous espérons que la qualité des œuvres égalera la quantité.

Le jury s'est mis aussitôt au travail mais, vu le nombre élevé des textes soumis, son verdict ne pourra être rendu que dans quelques semaines.

En attendant, pour vous distraire et nous aider à prouver qu'il y a en Indochine des gens d'esprit, participez au :

" CONCOURS D'HUMOUR " de la revue " Indochine "

Voici le règlement :

Article premier. — Les envois des concurrents devront parvenir à la Direction de la revue, 6, avenue Pierre-Pasquier, à Hanoi, le 15 septembre au plus tard.

Art. II. — Les partipants pourront adopter les formes les plus diverses : poèmes, historiettes, dessins (Ly Toét et Xa Xê entre autres), dessins suggérés légendes de dessins, sketches, dialogues, etc..., etc..., à la seule condition que :

1° Les sujets traités s'inspirent de l'Indochine, ou se situent dans un cadre indochinois ;

2° Qu'ils soient inédits ;

3° et surtout qu'ils soient drôles.

Les textes pourront être rédigés en langue française ou annamite. Nous comptons notamment sur la verve humoristique de nos lecteurs annamites.

Art. III. — On peut concourir sous son propre nom ou sous un pseudonyme. Dans ce dernier cas, le concurrent voudra bien joindre une enveloppe cachetée donnant son nom véritable et l'indication de son adresse, ceci à seule fin de nous permettre de lui envoyer éventuellement le montant de son prix.

Art. IV. — La revue « Indochine » se réserve la priorité de la publication des textes ou dessins primés.

Art. V. — Le concours est doté des prix en espèces suivants :

Un premier prix : 100 piastres ;
Un second prix : 75 piastres ;
Un troisième prix : 50 piastres ;
Dix prix de : 25 piastres.

D'autres prix pourront être ajoutés sur décision du jury. Nous espérons que le nombre et la qualité des envois lui donneront cette possibilité.

Art. VI. — Les résultats du concours seront publiés dans le courant du mois d'octobre 1944.

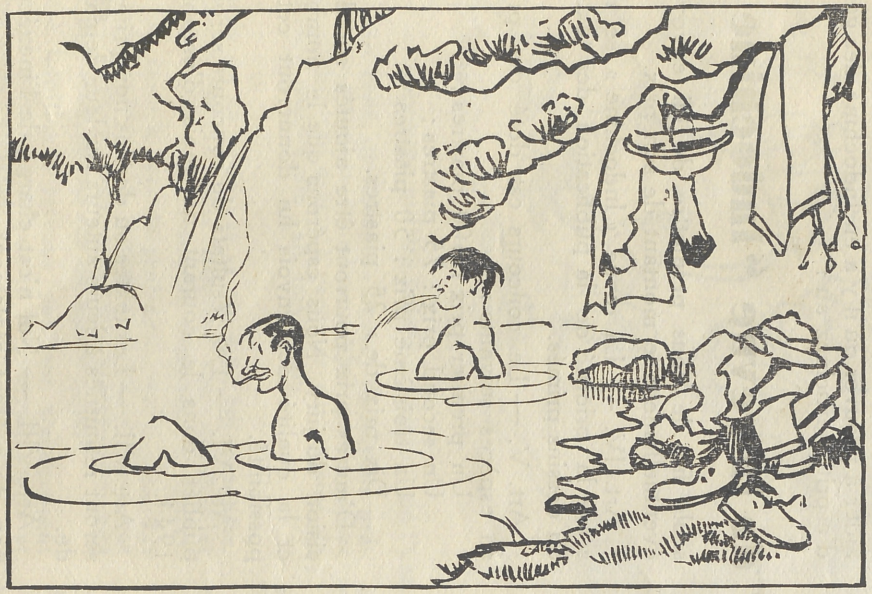
Art. VII. — Les textes ou dessins non primés seront retournés à leurs auteurs sur leur demande.

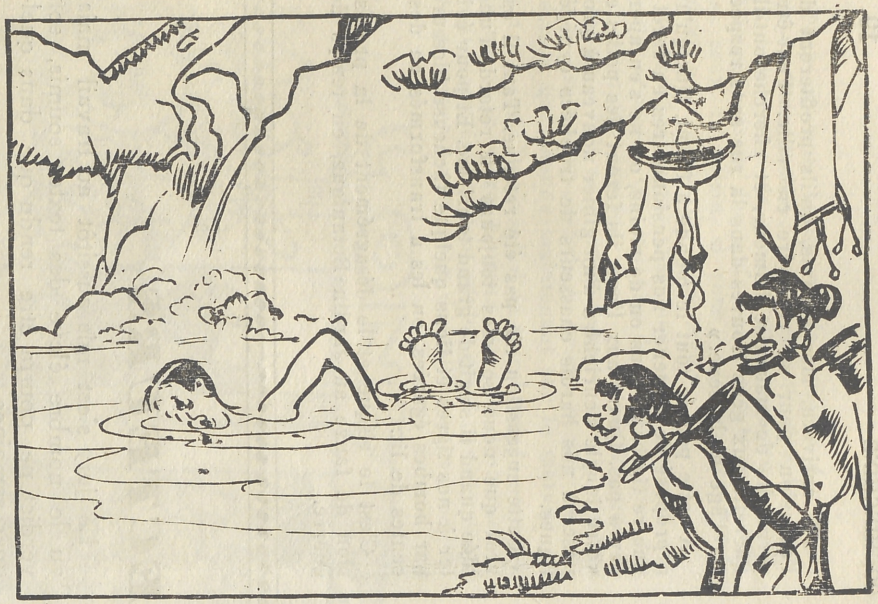
Art. VIII. — Nul n'est chargé de l'inexécution du présent règlement.

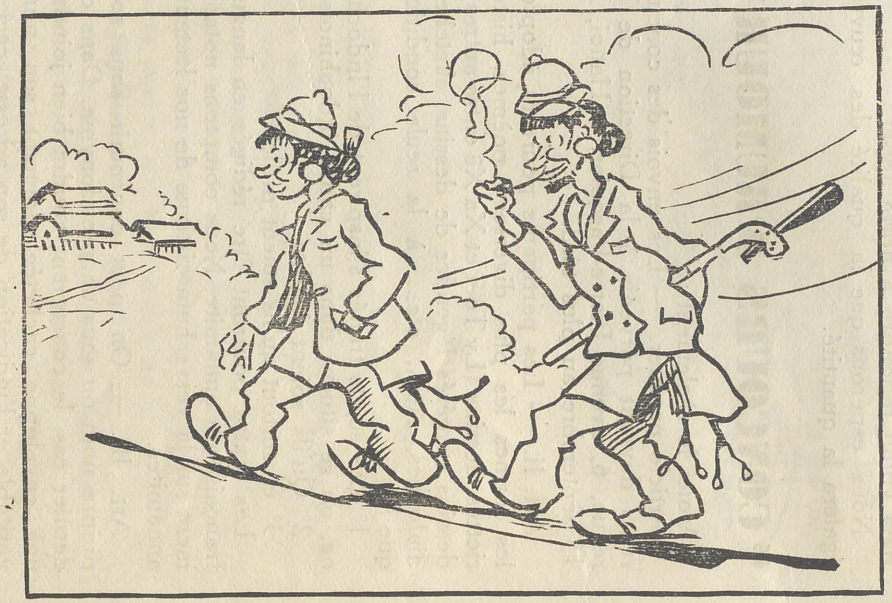
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

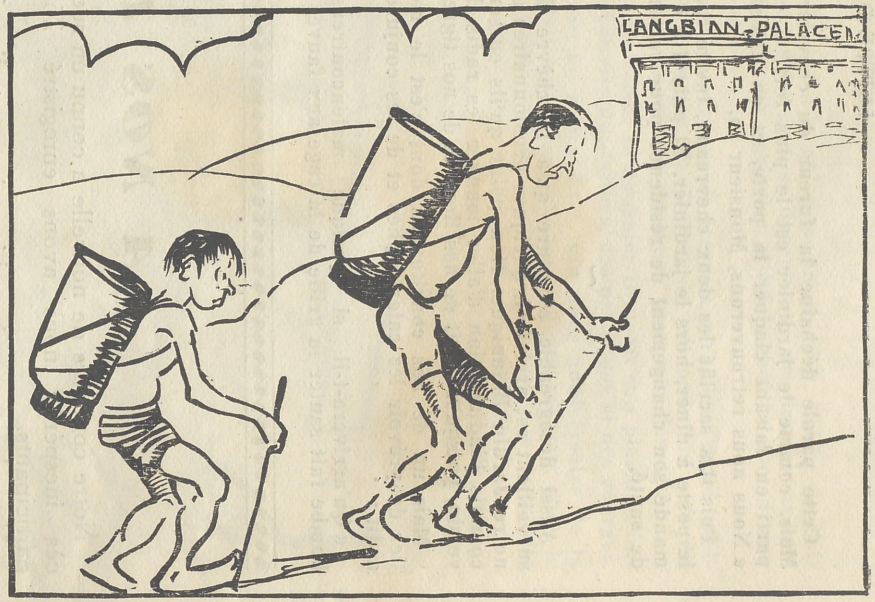
HUMOUR DALATOIS

Inversions vestimentaires ou du danger de la baignade aux environs de Dalat *(Histoire vécue).*









Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jeune Laotienne



Photo J. LHUISSIER

« Parfois je rêve tristement
aux choses de la vie.. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Jeune Laotienne



Photo J. LHUISSIER

La coiffure idéale pour l'été.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

QUAND notre groupe de jeunes missionnaires arriva à Saigon, fin novembre 1892, sur le vieux **Yarra,** nous nous étions délestés de trois ou quatre confrères destinés aux Indes, à la Birmanie, à Malacca. Quelques-uns devaient poursuivre leur route jusqu'à la Chine et au Japon. Nous restions trois pour les Missions de Cochinchine et le Cambodge, un pour le Tonkin. On nous mena chez le P. Génibrel, qui était alors directeur de l'Imprimerie de la Mission, à Tân-Định. C'était un petit homme, un Méridional, mais **dé l'aoutré coustat,** d'Albi, noir, qui vous jetait à la fois des paquets de paroles saccadées et des regards en coin, pénétrants et malins.



Il nous chargea les bras de livres, de ses livres. « Ce qu'il vous faut ? Mais ceci, et ceci encore. Vous pouvez prendre encore ceci. — Et cela, est-ce que ça nous servira ? — Mais oui, mais oui, prenez-le donc ! » En le quittant, nous en avions pleins, je ne dirai pas nos pousses, car les pousses étaient loin d'exister, à cette époque, mais pleins nos malabars, ces petites voitures qui trottaient bien, mais où l'on était parfois bien secoué. Ces livres nous servirent, à nous qui étions des Missions de Cochinchine ; mais pour notre confrère du Tonkin, ce fut presque de l'argent perdu, car il trouva à Hanoi un dialecte différent, une langue ecclésiastique tout autre à cette époque, et un assortiment de livres spéciaux. Aussi le Père Procureur de Hanoi ne fut pas content du P. Génibrel, paraît-il.

Quoi qu'il en soit, moi j'en fus très content. J'achetai là, parmi le lot que j'emportai, deux livres qui m'ont rendu de très grands services.

Et d'abord les **Notions pour servir à l'étude de la Langue annamite.** Pas de nom d'auteur. Mais c'est Mgr Caspar, évêque de Hué, qui les avait composées lorsqu'il était encore missionnaire à Saigon. Encore un bel exemple de modestie. Pour reprendre les paroles de M. Tissot, « son but avait été moins de se signaler à l'attention publique, que d'être utile aux autres ».

Il est difficile de caractériser ce volume. Est-ce une grammaire ? Est-ce un vocabulaire et un manuel de conversation ? Est-ce un cours d'annamite ? c'est un peu tout cela, c'est-à-dire que le livre présente toutes les qualités et rend les mêmes services que ces trois sortes d'ouvrages. En somme, ce sont les règles de la langue annamite, mais énoncées d'une façon excessivement sobre, souvent même le titre du paragraphe tient lieu de règle, et suivies d'une multitude d'exemples, mots détachés, expressions composées, petites phrases. On peut dire que toute la langue est contenue dans ces exemples, tous les mots y sont classés méthodiquement, leurs sens multiples, leurs diverses acceptions, leurs différents emplois y sont énumérés, la formation des locutions composées y est expliquée, les termes similaires sont groupés suivant le sens. Bref, c'est un vrai Corpus de la langue annamite, et le tout en 380 pages in-12, où nous trouvons en plus une petite Grammaire sino-annamite, « sur la langue des lettrés », en 20 pages, et un Recueil de « proverbes, sentences, aphorismes », de 80 pages. C'est du « concentré ». Et c'est peut-être là le défaut du livre. Pour qu'il soit utile à l'étudiant, il faut que l'étudiant y mette de l'ardeur. De nos jours, on préfère « le latin sans larmes ». On veut bien apprendre l'annamite, et encore ! mais sans effort.

Ce petit livre de Mgr Caspar a rendu de grands services, non seulement aux missionnaires des Missions du Sud, mais à beaucoup d'autres. J'ai encore, dans ma bibliothèque, le vieil exemplaire que j'ai acheté à Saigon en 1892, et j'y tiens beaucoup. Si j'ai quelque connaissance de la langue annamite, c'est à cet ouvrage que je le dois en grande partie. Il m'a mis sur la voie d'une étude raisonnée de la langue. Au milieu de gens qui allaient répétant : « La langue annamite n'a pas de

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170, 179, 183, 185, 189, 193, 195.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

règles » — que de fois j'ai entendu l'expression de ce jugement inepte ! — les **Notions** de Mgr Caspar m'ont ouvert les yeux, et fait voir qu'il y avait, dans la langue annamite, une syntaxe, et souvent très délicate.

J'achetai aussi chez le P. Génibrel le **Dictionnaire annamite-français.** Toujours de Mgr Caspar, mais toujours sans nom d'auteur.

Oh ! quelle piètre présentation ! Mauvais papier, caractères usés, mise en page défectueuse. Vraiment, ce Dictionnaire ne paye pas de mine. Il avait pourtant, pour le moment, une grande valeur. Il datait de 1877, et c'était le seul qui existât. Il a formé de nombreux annamitisants, soit parmi les missionnaires, soit en dehors de la Mission. Ce que j'ai feuilleté ce livre ! Il ne me quittait pas. Je le mettais toujours dans mes *hòm chữ thọ*, « les caisses à caractères de la longévité », ces malles annamites, cubiques, en planches ultra minces, laquées noir et rouge, si solides, si commodes pour le portage. Parfois même je le mettais dans la petite sacoche que je portais avec moi à cheval. Pendant près de dix ans, jusqu'à l'apparition du Dictionnaire Génibrel, il m'a rendu des services inappréciables.

Hélas ! je ne l'ai plus. J'en ai bien un exemplaire, dans ma bibliothèque, mais je l'ai pris dans la succession d'un de mes confrères venu en Mission un an avant moi. Le fidèle compagnon de mes premières années, quelqu'un a jugé qu'il lui serait plus utile qu'à moi, et il se l'est approprié sans rien me dire. Il ne soupçonne certainement pas la peine qu'il m'a faite ce jour-là. Mais je doute qu'il lui serve autant qu'à moi.

En 1898 parut le Dictionnaire du P. Génibrel. En tête du volume, on peut lire : « Deuxième édition, refondue et très considérablement augmentée ». C'est un grand exemple de probité scientifique, d'honnêteté littéraire. Le P. Génibrel, dans sa préface « au lecteur », explique pourquoi il a ajouté cette note : « En 1877 l'Imprimerie de la Mission de Saigon publiait un excellent petit **Dictionnaire annamite-français** sans caractères, dont l'auteur, Mgr Caspar, évêque et vicaire apostolique de la Mission de Hué, était alors simple missionnaire à Saigon. C'est cet ouvrage qui a servi de **Canevas** à notre travail ; voilà pourquoi nous lui avons donné le titre de **deuxième édition** ».

Maintenant, prenez, d'un côté, le petit Dictionnaire de Mgr Caspar, de l'autre le gros volume si riche du P. Génibrel, et vous verrez que ce dernier aurait fort bien pu se déclarer tout simplement l'unique auteur du nouveau Dictionnaire, sans léser aucun droit. Il n'a pas voulu agir ainsi. Oh ! le bel exemple d'honnêteté scientifique ! Une de ces vieilles vertus qui sont en train de s'amoindrir, et pour deux raisons : les arrivistes veulent faire croire qu'ils ont tout découvert ; les gens pressés n'ont pas le temps de rechercher ce qui a été fait avant eux. Y a-t-il encore d'autres motifs moins avouables, je ne le pense pas.

Et écoutez encore ceci : « Le plan et l'exécution de ce nouveau Dictionnaire furent examinés et décidés au commencement de l'année 1884 ; et dès lors, c'est-à-dire pendant quatorze ans, nous n'avons cessé de poursuivre ce labeur jusqu'à son complet achèvement, avec l'aide d'un excellent lettré. Nous avons voulu faire œuvre consciencieuse et utile... ; on ne pourra pas nous reprocher d'avoir travaillé avec trop de précipitation et de hâte. » Oh ! les belles qualités pour un auteur, travailler sérieusement, consciencieusement, utilement. Voilà les raisons qui font que le Dictionnaire Génibrel a eu tant de succès et qu'il sera toujours indispensable aux annamitisants. De nos jours, on bâcle un Cours, un Dictionnaire, une Grammaire, en quelques mois, parfois sans grande préparation, et cela, pour arriver bon premier et profiter de l'heure. Evidemment, cela permet de vendre quelques exemplaires et de gagner quelques piastres. Nos anciens avaient d'autres soucis.

On a, actuellement, un autre Dictionnaire annamite-français, celui du P. Hue. C'est aussi un livre de haute valeur, fait sans hâte, avec une grande conscience. Il est plus riche que le Dictionnaire Génibrel pour les mots nouveaux, les expressions chinoises dont s'enrichit de nos jours la langue annamite. Il est indispensable pour la lecture des journaux, pour comprendre les articles concernant la civilisation occidentale, les événements mondiaux. Mais il ne remplace pas le Dictionnaire Génibrel, qui garde toujours sa richesse en exemples, en citations, en nuances, et qui sera toujours indispensable pour connaître à fond la langue annamite.

On a aussi le Dictionnaire annamite-français de Cordier. Il le disait lui-même un jour : « Mon dictionnaire, à peine achevé, il a fallu lui donner un supplément aussi gros que lui ». Il confirmait ainsi une critique que tout le monde faisait, que c'était une œuvre bâclée. M. Cordier était un très bon annamitisant, soit au point de vue théorique, soit au point de vue pratique, et sa connaissance de la langue annamite était soutenue par la connaissance des caractères chinois et de plusieurs dialectes de la langue chinoise parlée. Son roman « Cô Ba » est une des meilleures peintures de la vie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

annamite que je connaisse, au point de vue descriptif, j'entends, car au point de vue littéraire il y a mieux. Mais les ouvrages qu'il a composés sur la langue annamite, soit son Dictionnaire, soit son Cours, ne lui font pas honneur. Précisément, parce qu'il travaillait trop vite, et peut-être, d'une façon pas assez désintéressée, ce qui explique précisément la hâte qu'il avait de publier ses livres.

Tous ces ouvrages modernes ou relativement modernes me font penser aux vieux Dictionnaires, ceux des Ancêtres. Le Dictionnaire Taberd. Quel bel exemple aussi, que celui de cet auteur. Nous avons publié, dans le « Bulletin des Amis du Vieux Hué », en la commentant, une gravure que m'avait confiée Mme A. Salles, et que son mari avait trouvée je ne sais où. Elle représente Mgr Taberd offrant, d'une façon posthume bien entendu, son grand Dictionnarium à Mgr Pigneau de Béhaine. Et le prélat reconnaît, dans le titre même de son ouvrage, la part qu'y a eue son illustre prédécesseur : « Dictionnarium anamitico-latinum, primitus inceptum a... P. J. Pigneaux... dein absolutum et editum a J. L. Taberd... » Et pourtant, Mgr Taberd n'avait recueilli que quelques petits restes, « parvae reliquiae », de Mgr d'Adran, après l'incendie du Séminaire de Cà-Mau. Et il a ajouté une Grammaire, un Traité des particules, un Traité de versification annamite, une Liste des plantes, une Table des caractères. Il aurait eu bien des raisons pour revendiquer la paternité de tout l'ouvrage. Il ne l'a pas fait, tout comme le P. Génibrel a tenu à reconnaître le mérite de Mgr Caspar.

Ce n'est pas en passant à Saigon, mais plus tard que j'ai acheté le Dictionnaire de Paulus Cuả, annamite-annamite, paru seulement en 1895. C'est un livre qui m'a rendu aussi de grands services. Récemment, nous avons eu le grand Dictionnaire de l'Afima, conçu dans le même esprit. L'ouvrage s'annonçait très bien. Les premières lettres sont rédigées d'une façon parfaite, bien qu'on ait émis quelques critiques. Mais les dernières sont traitées d'une façon bien inférieure. Encore trop de hâte. L'ouvrage traînait. Les souscripteurs réclamaient. On s'est pressé pour finir le travail. Et le travail s'en ressent. Il est vrai que le Dictionnaire est l'œuvre d'une équipe. Ces entreprises sont toujours chanceuses.

Le P. Génibrel avait préparé des matériaux pour un Dictionnaire français-annamite. Nous avons de nombreux, très nombreux Dictionnaire annamite-français, quelques-uns très bons. Nous manquons encore du Dictionnaire français-annamite parfait. M. Đào-duy-Anh nous en a donné cependant tout dernièrement un bon. A la mort du P. Génibrel, la Mission de Saigon confia son manuscrit au P. Maheu, alors directeur de l'Imprimerie de Qui-nhơn, et très bon annamitisant, qui s'offrait pour l'imprimer. Mais, voyant le travail qu'il y avait encore à faire, il me passa le manuscrit, pour que je mette tout sur pied. Le P. Génibrel était arrivé à la lettre R. Il restait donc toute la fin. Mais même ce qui était fait avait besoin d'être complété, et même d'être repris. En effet, le P. Génibrel, peu au courant des méthodes nouvelles, avait, même dans son Dictionnaire annamite-français, mis les divers sens d'un même mot tout simplement à la suite les uns des autres, sans classement systématique par ordre sémantique. Je ne me suis jamais senti le moindre goût pour faire un Dictionnaire. J'ai bien là, dans une chemise, une foule de notes contenant les termes ou les acceptions de mots particuliers au dialecte du Haut-Annam. Mais la confection d'un Dictionnaire général de la langue, c'est une affaire toute différente. Je renvoyai donc le manuscrit au P. Maheu, qui, lui-même, le renvoya à la Mission de Saigon. Le P. Masseron, alors directeur de l'Imprimerie de la Mission, à Tân-dinh, et successeur du P. Génibrel, se basa sur ce manuscrit pour éditer le petit Dictionnaire français-annamite qui porte son nom.

J'ai parlé du P. Génibrel. C'était un bon professeur. Je connais un annamitisant de haute valeur qui lui doit beaucoup. C'est mon vieil ami M. Sogny. J'espère qu'un jour prochain il nous racontera lui-même, comme il sait raconter, dans quelles circonstances, il fit connaissance avec le P. Génibrel. Mais ce qu'il ne dira certainement pas, et ce que je dois dire ici, c'est que M. Sogny peut, à volonté, passer de la prononciation dialectale du Sud à celle du Quảng-nam, à celle de Hué, à celle du Nord. Cela requiert une réelle maîtrise. C'était une jouissance pour moi, quand je résidais à Hué, et que nous partions à la découverte, M. Sogny et moi, à bicyclette, dans les villages qui environnent la Capitale, c'était une jouissance pour moi de l'entendre interpeller les passants et les passantes. J'ai vu là, d'une manière frappante, comment la connaissance de la langue annamite met de suite en confiance les Annamites de toutes les classes que l'on rencontre pour la première fois. Evidemment, les qualités naturelles de M. Sogny lui ont beaucoup servi pendant sa vie, mais une des causes principales de la grande influence dont il a joui dans les milieux annamites les plus fermés, et les solides amitiés qu'il s'y est créées, c'est la maîtrise avec laquelle il manie la langue annamite. Quel bel exemple pour tous !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

J'ai parlé de Mgr Caspar. Je lui dois beaucoup. C'est lui qui m'a initié aux études de langue et aux études d'histoire et de sciences religieuses. Il m'a initié, encouragé, guidé. Non seulement il avait une science éminente de la langue et des caractères chinois, mais il était très versé dans l'histoire du pays, celle des temps présents, où il avait joué un grand rôle, et celle du passé. Lorsque arrivait un jeune missionnaire, il le prenait, les premières semaines, comme compagnon des promenades journalières qu'il faisait dans les environs de Hué, où il n'y avait pas encore les belles routes que



l'on voit aujourd'hui, et on allait, pieds nus, dans les petits sentiers. On allait visiter les souvenirs historiques, soit ceux qui concernaient le christianisme, les lieux où avaient été décapités ou étranglés les martyrs de la foi, les anciens emplacements d'églises, les vieilles chrétientés dont on ressuscitait l'histoire, soit ceux qui regardaient le royaume annamite, ou l'arrivée des Français. Il y en avait que tout cela n'intéressait pas. Moi, cela m'avait beaucoup intéressé. Et ce fut une voie nouvelle qui s'ouvrait devant moi.

Mgr Caspar travailla jusqu'à la fin de ses jours. Retiré à Obernay, sa ville natale, il passait ses journées à comparer la langue annamite à la langue chinoise. Après la guerre de 1914-1918, pendant laquelle il s'était éteint, on m'expédia ses manuscrits, qu'il m'avait légués. Qui les utilisera ? Lors de mon second voyage en France, je suis allé faire un pèlerinage sur sa tombe, à l'endroit qu'il m'avait désigné, une vingtaine d'années plus tôt : « Voilà où je reposerai, à côté de ceux de ma famille qui m'ont précédé dans le grand voyage ».

Je lui dois beaucoup, ai-je dit. Quand, jeune séminariste, je m'initiais à la philosophie scolastique et à la théologie, au grand séminaire d'Aix, c'était le temps où de grands Sulpiciens, les Le Hir, les Vigouroux, les Bacuez ; des prêtres séculiers, les Fouard, les Le Camus, les Batifol ; de savants Bénédictins, les Dom Guéranger, les Dom Cabrol, d'autres encore, achevaient de publier ou commençaient à publier leurs études sur les livres saints, sur la liturgie, sur les origines chrétiennes. Sous la direction de maîtres intelligents, je dévorais leurs travaux. Et je voulais faire comme eux, un jour. Me ferais-je Sulpicien, pour les imiter, ou Bénédictin ? Je suis entré au Séminaire de la rue du Bac. Oh ! pas dans l'intention, bien sûr, de me livrer à des études savantes d'histoire ou de linguistique. Mais arrivé en pays de mission, je m'aperçus qu'il y avait, de ce côté-là, beaucoup à faire, une œuvre intéressante, une œuvre utile à plusieurs points de vue. Et mes goûts du grand séminaire d'Aix me revinrent, avec un objet un peu différent. Et c'est là que Mgr Caspar m'a rendu un grand service. Car, passionné lui-même pour la recherche scientifique, il m'a compris. Je pense à tels et tels de mes condisciples de Paris qui, ayant des goûts semblables, n'ont pas eu la même chance que moi, et ont rencontré des hommes à l'esprit étroit. Le résultat a été toujours pénible, parfois lamentable. Oui, je dois beaucoup à Mgr Caspar. Et c'est pour moi une dette de reconnaissance de le dire.

Je m'estime heureux aussi, — puisque j'ai commencé ma confession, je l'achèverai — je m'estime heureux d'avoir occupé presque toute ma vie les postes de brousse. Dans les villes, on peut travailler, évidemment, et même on peut faire du très bon travail. Mais ce sont plutôt les travaux théoriques, de nature livresque. La brousse est une mine d'une richesse incroyable, une mine de choses réelles, et sous tous les rapports. C'est dans la brousse que je me suis aperçu que le langage du peuple n'avait pas encore été étudié, que l'histoire locale de Hué et des environs était encore inconnue, que la religion des gens du peuple était bien autre chose que ce que l'on en disait dans les livres. Et beaucoup d'autres choses encore.

Sans doute, le voisinage des bibliothèques et des gens qui fréquentent les bibliothèques, est d'un prix inestimable pour tous les travailleurs, surtout pour ceux de la brousse. Je m'en rends bien compte quand je vais à Hanoi. Mais c'est la brousse qui est à la base de tout travail original, ici, dans la Colonie.

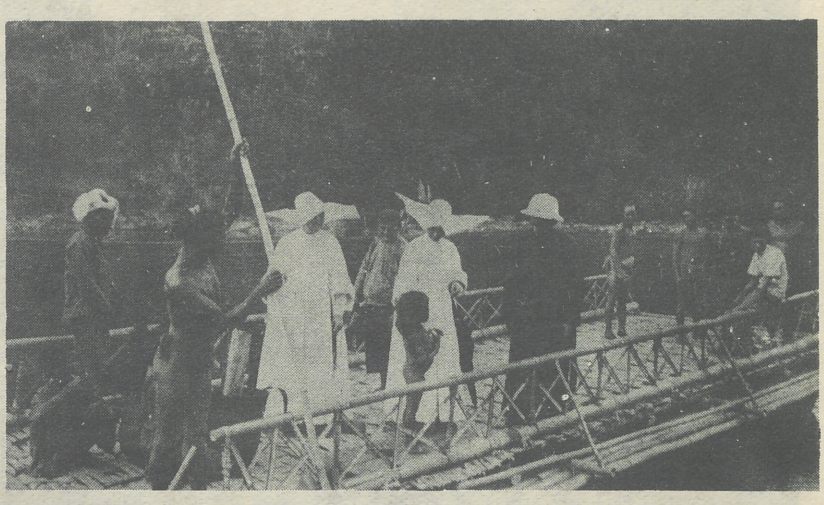
(*Lire la suite page 29.*)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SŒUR MARIE-THÉRÈSE LABARRE

Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume



La Sœur Marie-Thérèse Labarre, récemment décédée à l'hôpital de Dalat des suites du typhus qu'elle avait contracté en soignant ses malades, était arrivée en Indochine en 1931. Fille de la Charité de Saint Vincent de Paul, elle avait commencé par un stage à la Maison qu'ont les religieuses à Thu-Duc, puis à l'hôpital de Giadinh. En 1938, elle se rendait à Djiring pour soigner les lépreux. Elle n'en devait plus guère sortir que mourante, donnant alors le suprême exemple d'une vie entièrement consacrée aux souffrances des autres.

En décernant à titre posthume l'ordre national de la Légion d'honneur à Sœur Marie-Thérèse Labarre, le Gouvernement du Maréchal a tenu à souligner le symbole d'abnégation et d'amour que comportent de telles vies et de telles morts.

Photo L. CONSIGNY

LA REVANCHE DU MARÉCAGE

6e Prix de notre Concours de Photographie).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo VO-AN NINH

Le nuage et l'aréquier.

(Fable tonkinoise.)

(6e Prix de notre Concours de Photographie).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant

(*Suite de la page 26*)

Et je remercie Dieu aussi de m'avoir donné l'esprit de curiosité. Oh ! quel don précieux ! Que de gens j'ai rencontrés, intelligents, instruits, et qui ont passé leur vie dans la colonie sans rien savoir des Annamites, de leur vie, de leurs croyances, de leur histoire. Rien, ou presque rien. Manque d'esprit de curiosité. Il me semble même que ce défaut va en s'accentuant chez les jeunes générations. Chez les vieux — bon ! voilà qu'il va, encore une fois, louer son bon vieux temps ! — chez les vieux, il me semble qu'on était plus curieux. Prenez la « Revue Indochinoise », le « Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises », et même des revues spéciales le « Bulletin économique », le « Bulletin de l'Ecole Française », que de travaux d'administrateurs, d'inspecteurs ou de gardes principaux, de fonctionnaires de tous les services, de colons ! Ils voulaient se rendre compte, ils étudiaient le petit coin où ils vivaient, et le travail fait, ils publiaient le résultat de leurs recherches. Aujourd'hui, on connaît moins le pays. Surtout, on ne tient pas beaucoup à le connaître. Ce n'est pas en traversant l'Indochine dans une couchette de luxe, ou dans des autos de plus en plus rapides, qu'on remarque les détails. Et l'on en arrive à ce haut fonctionnaire, pourtant bien consciencieux, qui sur le point de prendre sa retraite, et ayant eu l'occasion de voir de près quelques villages annamites, me disait ingénuement : « Je n'aurais jamais soupçonné qu'il y eût tant de misère chez le peuple annamite ! » Ou à cet autre qui me disait très sérieusement — je crus d'abord qu'il voulait plaisanter —, qui me disait, en me montrant les arbres de mon jardin : « Alors, c'est sur ces arbres que vous récoltez vos cocons de vers à soie ? »

Ah ! la curiosité de l'esprit, quel don précieux !

Ami lecteur, intéressez-vous aux gens et aux choses qui vous entourent. Vous y trouverez, croyez-moi, de grandes satisfactions. Votre séjour dans la Colonie sera plus heureux, et tout, je crois, marchera mieux.

Vient de paraître :

aux Éditions ALEXANDRE-DE-RHODES

CROQUIS TONKINOIS

par MANH-QUYNH

Ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Hanoi.

Album de luxe, de format 26 × 32, contenant vingt croquis vivants inspirés par la vie du paysan tonkinois,

Tirés sur du papier extra luxe Thang-long velours, des ateliers Nguyên-qui-Ky, au village du Papier, à Hanoi,

Sur feuilles détachables, couverture formant boîte,

Dessinés, gravés sur bois, et tirés directement par l'artiste lui-même.

Édition limitée à 300 exemplaires, signés par l'auteur :

Prix de l'album .. .. **40 $ 00**

Frais d'envoi.. .. .. **2 00**

On souscrit à l'Association Alexandre-de-Rhodes, à Hanoi,

6, Boulevard Pierre-Pasquier — Téléphone : 628

En vente chez I. D. E. O., TAUPIN

et aux GRANDS MAGASINS RÉUNIS, à HANOI

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 3 AU 10 JUILLET 1944

Pacifique.

Dans les airs, l'aviation navale nippone a poursuivi ses raids habituels au-dessus des différents théâtres d'opérations, notamment sur l'île Saipan, de l'archipel des îles Mariannes.

L'aviation alliée, de son côté, a effectué des raids à longue distance, sur les bases japonaises suivantes :

— Les îles Tinian, Guam et Rota, de l'archipel Mariannes, le 2 juillet ;

— L'île Yap, de l'archipel des Carolines, le 3 juillet ;

— Enfin, la partie occidentale et septentrionale de l'île Kiushu, de l'archipel Nippon, le 8 juillet.

— Sur terre, la bataille qui se déroule depuis le 15 juin dans l'île Saipan, paraît avoir évolué en faveur des forces américaines qui occupent maintenant la majeure partie de l'île.

Birmanie.

— L'offensive alliée qui se déroule dans les régions montagneuses de la Birmanie septentrionale, s'est poursuivie cette semaine en dépit des conditions atmosphériques défavorables

Devant la ferme résistance opposée par les troupes nippones opérant dans le secteur de Myitkyina, le centre de la bataille s'est déplacé aux deux extrémités de cette zone de combats, près des frontières des Indes et du Yunnan.

Dans le secteur d'Imphal, la route principale qui mène à Kohima aurait été entièrement dégagée par les troupes britanniques, ainsi que celle qui relie Imphal à Ukrul, village situé sur la bordure orientale du plateau d'Imphal.

Dans le Yunnan occidental, la pression des troupes chinoises contre les places fortes japonaises de Lungling et de Tengyueh (Tengchung) s'est sensiblement accrue au cours de ces huit derniers jours.

La route reliant ces deux villes aurait été coupée dans sa partie centrale, alors que sur la « route de Birmanie », de nouveaux progrès ont été effectués à l'est de Lungling.

Chine.

Les combats qui se déroulent en Chine méridionale, aux deux extrémités de la voie ferrée Changsha-Canton, se poursuivent en faveur des deux armées nippones qui effectuent un mouvement combiné en direction du sud et du nord, dans le but d'effectuer rapidement une jonction.

— Partant de Canton, les troupes japonaises ont atteint la ville de Tsingyun, située à proximité de la voie ferrée, et occupé Lungmoon, à 20 kilomètres au nord-est de Canton.

— Au sud de Changsha, l'avance nippone semble provisoirement arrêtée par la ferme résistance des troupes chinoises qui tiennent toujours l'important centre ferroviaire de Hengyang.

De violents combats se déroulent depuis deux semaines dans les faubourgs de cette ville encerclée.

— Au sud-ouest de cette ville, une légère avance a été effectuée le long de la voie ferrée conduisant à Kweilin, importante base des forces aériennes américaines en Chine.

France.

La quatrième semaine de la campagne de France a vu les Alliés diriger leurs efforts sur les nœuds de communications qui commandent les routes principales de la tête de pont de Normandie.

Les deux attaques principales ont été dirigées contre Caen, centre routier et ferroviaire le plus important de la Basse-Normandie, et La Haye-du-Puits plaque tournante des voies ferrées desservant la région de Cherbourg.

— Le siège de la place forte allemande de Caen a débuté par une attaque alliée dirigée sur l'ouest et le sud-ouest de la ville.

Après une légère avance des troupes canadiennes effectué en début de semaine, le long des routes de Tilly-sur-Seulles et de Caumont, les Alliés se heurtèrent à la résistance des forces allemandes stationnées près des villages de Carpiquet et de Verson, situés à 5 kilomètres à l'ouest de Caen.

Devant l'impossibilité de percer dans ce secteur, les forces britanniques déclenchèrent en fin de semaine de nouvelles attaques au nord-est de la ville, et, surmontant toute résistance allemande, pénétrèrent dans les faubourgs, dans la matinée du 9 juillet.

Les forces canadiennes, opérant à l'ouest effectuaient, peu de temps après, leur entrée dans la ville, isolant ainsi un nombre important de troupes allemandes au nord-ouest de Caen.

— Sur l'autre extrémité du front, la nouvelle offensive des troupes américaines déclenchée au nord de la route transversale qui relie Carentan à La Haye-du-Puits, a vu la prise de ce dernier centre après une semaine de combats.

L'offensive des forces du général Bradley, s'est développée jusqu'à la région située au nord de Saint-Lô où, après avoir traversé le cours moyen de la Vire, les Américains occupèrent le village de Saint-Jean-de-Daye, situé à 11 kilomètres au sud de Carentan.

Depuis, la progression alliée se poursuit en direction du sud, le long des routes conduisant à Coutances et Saint-Lô.

En fin de semaine, le front allié s'étendait de La Haye-du-Puits à Cabourg, en passant par Carentan, Saint-Jean-de-Daye, Caumont, Villers-Bocage, Evrecy et Caen.

Italie.

L'avance des troupes alliées qui opèrent sur l'ensemble du front a, de nouveau, été contenue le long d'une nouvelle ligne de défense allemande surnommée « Ligne Gothique », située au nord de la route transversale passant par Cecina, Sienne et Arezzo, et couvrant les villes de Livourne, Pise et Florence.

Le gros de l'effort allié a été porté sur l'aile gauche du front tenu actuellement par les forces de la Ve Armée franco-américaine.

Au prix de durs combats, une légère avance a pu être effectuée le long de la route côtière qui mène à Livourne et les villes de Cecina et de Rosignano ont été occupées les 2 et 7 juillet.

Dans le secteur central du front, les éléments de la VIIIe Armée britannique opérant sur les deux rives du lac Trasimène, ont effectué leur jonction au nord de ce lac et atteint la région d'Arezzo en fin de semaine.

Dans le secteur de la côte adriatique. la ville côtière de Numana, à quelques kilomètres au sud d'Ancone, a été atteinte par les forces hindoues de la VIIIe Armée, alors que des forces italiennes opérant plus à l'ouest, s'emparaient de Filottrano, dans la région d'Osimo.

Russie.

Le gros de la bataille qui se déroule actuellement sur l'ensemble du front s'est poursuivi cette semaine dans la partie occidentale de la Russie Blanche où les Russes ont mis tout en œuvre pour accentuer leur poussée en direction de la Prusse Orientale.

Minsk, capitale de la Russie Blanche et l'une des plus importantes bases allemandes du front oriental,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

est tombée aux mains des forces soviétiques, dans la journée du 3 juillet, onze jours seulement après le début de cette nouvelle offensive d'été.

Au nord et au sud de cette ville, les colonnes motorisées soviétiques qui opéraient à l'ouest de Vitebsk et de Bobruisk, ont effectué une avance rapide et sont maintenant à 300 km. de leurs bases de départ.

La frontière de Lithuanie a été traversée le 7 juillet et l'important nœud ferroviaire de Vilna, qui commande les voies ferrées en direction des Etats Baltes, a été atteint le 9 juillet devant une faible résistance des troupes allemandes.

La gare de Lida, entre Vilna et Baranovichi, a été occupée le même jour.

Au sud-ouest de Minsk, le centre ferroviaire et routier de Baranovichi, situé sur l'autostrade Smolensk-Varsovie, a été occupé le 8 juillet par les forces soviétiques opérant dans la région méridionale de ce front.

— Plus au sud, une nouvelle offensive a été déclenchée le long de la vallée du Pripet, en bordure septentrionale des marais du Pripet. Longeant la voie ferrée Mozyr-Pinsk, les forces russes ont atteint un point situé à mi-distance de ces deux villes. Au sud de ces mêmes marais, une autre poussée effectuée entre Sarny et Rovno, a permis aux Russes de s'emparer du nœud ferroviaire de Kovel, à 120 km. seulement au sud-est de Brest-Litovsk.

— Sur le front de Finlande, l'offensive soviétique s'est poursuivie à l'ouest de Pétrozavodsk, entre les lacs Ladoga et Onega. De nouveaux progrès ont été effectués en dépit de la ferme résistance des troupes germano-finlandaises.

EN FRANCE

Le 30 juin.

Assassinat de M. Henriot.

M. Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande, a été sauvagement abattu dans sa chambre par des individus armés de revolvers, qui avaient réussi à pénétrer dans le ministère après avoir neutralisé les gardiens. L'assassinat de Philippe Henriot a été perpétré sous les yeux de sa femme.

Les condoléances du Maréchal à Mme Henriot.

Voici le texte de la lettre adressée par le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, à Mme Philippe Henriot :

Madame, nous sommes atterrés par la nouvelle que nous venons d'apprendre. Mais je veux tout de suite rendre hommage à la mémoire de votre mari, à son courage et à la foi ardente qui l'animait. Je prie Dieu qu'il vous donne la force de supporter une si douloureuse épreuve qui vient s'ajouter à tant d'autres qui meurtrissent notre pays.

Je vous demande d'agréer, Madame, avec mes hommages respectueux, mes très vives condoléances.

Le 4 juillet.

Les raids anglo-américains : après les derniers bombardements d'Orléans.

Les deux derniers bombardements nocturnes d'Orléans par l'aviation anglo-américaine ont été particulièrement meurtriers.

Le nombre des morts est particulièrement élevé. On en compte actuellement 350.

Le 5 juillet..

M. Paul Marion rend hommage à Philippe Henriot.

M. Paul Marion, secrétaire d'Etat auprès du Chef du Gouvernement, dans une allocution radiodiffusée, a rendu hommage à la mémoire de Philippe Henriot. Il a montré que cet assassinat évoque irrésistiblement une odieuse combinaison des traditions de l'Intelligence service et des méthodes de l'arme secrète. Il a exposé ensuite que le véritable patriotisme était avec l'homme qui n'a pas craint de dire la vérité aux ennemis de la France et non pas avec ceux qui dansent de joie sur les ruines françaises en préparant à Alger ou à Londres le futur régime de la France.

Le secrétaire d'Etat a conclu : « Tout ce qu'a dit Philippe Henriot a prouvé qu'il cherchait à atténuer le calvaire de la France. Il l'avait si bien exprimé que ses adversaires n'avaient plus qu'un argument : le pistolet. »

Le 6 juillet.

Bombardement de Toulon.

Vers 14 heures, la ville de Toulon a été bombardée par des appareils de l'aviation américaine. Plusieurs rues du centre de la ville ont reçu des coups directs et n'offrent plus maintenant que l'aspect d'un amas de ruines et de cendres. Le nombre des maisons détruites est de plusieurs centaines.

Le 7 juillet.

Le sixième bombardement de Toulon.

Des six bombardements que Toulon a subis, celui du 5 juillet a incontestablement été le plus violent. Heureusement que la population civile a été en grande partie évacuée et sur 160.000 personnes, il n'en restait plus que 35.000. Si aucune perte humaine n'a été déplorée, c'est que les Toulonnais se sont réfugiés dans les caves et les abris solides qui datent des anciennes fortifications de Vauban. Par contre, les dégâts matériels seraient importants.

Au cours du raid, deux avions ont été descendus par la D. C. A.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Mandarinat cambodgien.

(Interview de M. le Résident Supérieur Georges Gautier.)

Le dernier numéro du *Bulletin Administratif du Cambodge* a publié un Kram sur le mandarinat cambodgien dont l'intérêt nous a paru justifier les commentaires du Chef du Protectorat lui-même. M. Georges Gautier a bien voulu recevoir le rédacteur de *Radio-Bulletin*, et lui a fait les déclarations suivantes :

Le Kram que Sa Majesté a bien voulu signer le 30 mai dernier marque, en effet, une étape dans la formation du mandarinat, et dans l'évolution même du pays. Ses dispositions méritent donc d'être connues, et des commentaires sont peut-être d'autant plus utiles qu'en attendant une revision générale de la réglementation le texte dont il s'agit se présente sous la forme de modifications fragmentaires au Kram de base du 24 décembre 1941. Il n'est donc pas sans intérêt de reconstituer, pour les lecteurs de Radio-Bulletin *et du* Kampuchea, *l'unité de la réforme.*

— Voudriez-vous, Monsieur le Résident Supérieur, nous résumer l'objet du nouveau Kram ?

— *La réforme consiste, en premier lieu, à alléger l'échelle de la hiérarchie mandarinale, en second lieu, et surtout, à modifier profondément les règles de recrutement et le fonctionnement de l'Ecole d'Administration cambodgienne.*

La hiérarchie mandarinale comprenait trois classes pour chacun des grades de Kromokar, Kromokar principal, Anouc-montrey, Vorac-montrey et Oudam-mon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trey, soit en tout quinze échelons. C'est beaucoup. C'est plus que n'en présentent les hiérarchies mandarinales des autres pays de la Fédération. Le Kram du 30 mai supprime les échelons de kromokar principal hors classe, d'anouc-montrey de 3e classe et de voracmontrey de 3e classe, ce qui ramène à douze le nombre de degrés que le jeune stagiaire aura à gravir pour parvenir au sommet de la hiérarchie. Dans l'ordre judiciaire, dont l'organisation reste parallèle à celle de l'ordre administratif, intervient la même simplification qui, entre autres avantages, permettra un avancement plus nuancé.

— La suppression de certaines classes va sans doute nécessiter des mesures de reclassement délicates.

— Tout reclassement est délicat mais celui-ci se présente dans des conditions relativement simples, et je suis décidé à veiller personnellement à ce qu'aucun préjudice ne s'ensuive. Nos mandarins n'ont rien à craindre à ce sujet.

— Et le recrutement ?

— C'est l'essentiel de la réforme. Le Kram pose d'abord le principe, tout en l'atténuant de dispositions transitoires, que le recrutement des mandarins administratifs et judiciaires est désormais assuré sur concours ouvert aux jeunes licenciés en droit.

— N'est-ce point prématuré, en l'état actuel du développement de l'enseignement ?

— On disait un jour au maréchal Lyautey qu'il fallait plusieurs siècles de travaux forestiers et de patience pour créer une belle forêt de cèdres. Et le maréchal de décider : « Dans ce cas, on commencera dès demain ». A notre modeste échelon, nous pouvons nous inspirer de cette illustre répartie. Il y a tant à réaliser, au Cambodge, dans tous les domaines, qu'il convient d'aborder notre tâche sans perdre un instant, et de nous assigner sans tarder les buts à atteindre, en fonction desquels tous les efforts se coordonneront. Ainsi en est-il du mandarinat. Le but est-il d'ailleurs si lointain ? Quelques Cambodgiens se sont déjà distingués dans l'enseignement supérieur, et le petit-fils de S. E. Thiounn vient de passer, dans les conditions les plus honorables, son examen de 1re année de droit. La voie est ouverte. Nul doute que, comme le Tonkin et l'Annam, le Cambodge ne puisse, d'ici quelques années, recruter de jeunes mandarins à qui la solide formation de la Faculté de Droit de Hanoi permettra de dominer aisément l'inévitable complexité de l'administration moderne.

En attendant, à côté du concours normal, réservé aux licenciés en droit, subsistera un concours latéral, ouvert aux bacheliers et aux diplômés d'études primaires supérieures.

— Si je comprends bien, ce concours latéral est appelé à disparaître.

— Exactement, sa suppression devant résulter d'une diminution progressive de son champ d'application. Le concours latéral est, pour le moment, ouvert, vous ai-je dit, aux bacheliers et aux diplômés. Dans quelques années, il sera réservé aux bacheliers seuls, et il disparaîtra dès que nous aurons suffisamment de candidats licenciés en droit.

Sa Majesté a bien voulu me laisser le soin d'organiser le concours du mandarinat et j'ai l'intention de le présider moi-même chaque année, qu'il s'agisse du concours normal ou latéral.

— Comment a-t-on envisagé la formation pratique et professionnelle des jeunes mandarins cambodgiens ?

— C'est ici qu'intervient ce qui est peut-être la pièce maîtresse de la réforme récente, c'est à savoir la réorganisation de l'Ecole d'Administration cambodgienne.

Jusqu'à présent, vous le savez, les mandarins étaient nommés parmi les jeunes gens ayant effectué deux années d'études à l'Ecole d'Administration cambodgienne. Cette école recrutait elle-même ses élèves au concours, sans obligation de titres, les diplômes conférant simplement des majorations de points. Les cours avaient lieu le soir et, dans la journée, la plupart des élèves étaient occupés dans divers emplois administratifs de la capitale. Cette formule, qui répondait sans doute aux nécessités du moment, a fait l'objet d'améliorations constantes au cours des dernières années, et elle a donné au Cambodge les jeunes et brillants mandarins à qui le pays doit son essor actuel. Mais il est apparu à Sa Majesté que l'évolution du pays permettait de faire un pas de plus en avant. Recrutés au concours, comme nous l'avons vu, les jeunes mandarins entreront à l'Ecole d'Administration cambodgienne après leur nomination. *Débarrassés ainsi du souci de gagner leur vie, ils pourront se consacrer exclusivement à leur formation professionnelle théorique, qui durera un an. Une année de stage pratique en province suivra, après quoi ceux qui le mériteront seront titularisés. C'est à ce moment que, suivant les titres dont ils sont pourvus, ils bénéficieront d'avantages préférentiels.*

Le programme de l'Ecole, sera à la fois allégé et concentré. Une part importante sera réservée à la formation morale, ainsi qu'à l'éducation physique. Des interrogations fréquentes maintiendront les élèves en haleine, au cours de cette année de très sérieux labeur.

— L'Ecole d'Administration cambodgienne va en effet se transformer complètement. Mais, en dehors de cette intéressante filière, existera-t-il d'autres sources de recrutement du mandarinat ?

— Oui, mais, en dépit de leur intérêt, elles n'interviendront que dans une faible mesure.

En premier lieu, Sa Majesté s'est réservée la faculté de nommer chaque année, dans le mandarinat, sans condition de diplôme ou de concours, trois candidats qu'il Lui aura plu de distinguer pour leur savoir, leur compétence et leur renommée. Dans ce recrutement exceptionnel seront inclus d'une part, les nominations d'anciens ddjudants dans l'ordre administratif, et, d'autre part les nominations de greffiers dans le mandarinat judiciaire. Ainsi la faveur royale pourra-t-elle faire accéder au mandarinat quelques unités exceptionnellement méritantes.

En second lieu, le concours d'anouc-montrey a été élargi. Sous l'ancienne réglementation, ce concours permettait déjà aux jeunes mandarins de valeur de brûler les étapes. Les secrétaires et commis des résidences pouvaient aussi s'y présenter. Désormais, il sera ouvert à tous les fonctionnaires et agents cambodgiens, à quelque service qu'ils appartiennent, remplissant certaines conditions d'ancienneté ou de solde. Il s'agira d'un concours difficile, ouvert chaque année pour un nombre très restreint de places. Mais ainsi le corps mandarinal poussera-t-il des racines dans toutes les activités administratives du Royaume, et pourra-t-il progressivement s'enrichir des capacités les plus variées.

Pour être complet, j'ajouterai que le Kram du 30 mai prévoit certaines obligations de séjour en province, pour accéder à des grades déterminés.

Telles sont les grandes lignes de la réforme mandarinale récente. Les concours prévus seront ouverts avant la fin de l'année. Il ne reste plus aux jeunes Cambodgiens que tentent l'action et la responsabilité, qu'à répondre à la sollicitude de Sa Majesté en manifestant leur amour du travail, et leur sens de la discipline.

RADIO-BULLETIN, 4 juillet 1944.

Une devinette.

Aimez-vous les devinettes burlesques ?

En voici une qui est due à un auteur célèbre.

— Quelle différence y a-t-il, demanda-t-il un jour à quelqu'un, entre un citron et un piano à queue ?

Celui à qui fut posée cette devinette chercha longuement, puis donna sa langue au chat, suivant la formule consacrée.

Que lui répondit l'auteur ?

Patience ! Patience ! Attendez la semaine prochaine, mais si d'ici là, vous trouvez la bonne réponse, ne manquez pas de nous la communiquer.

RADIO-BULLETIN, 29 juin 1944.

Elève un tel, dites-nous...

J'ai rencontré hier soir mon ami le professeur qui, autour du Petit Lac, se promenait en faisant tournoyer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sa canne en bois des îles. Et mon professeur (qui ne professe plus car il a pris sa retraite), mon professeur, dis-je, lui si souvent pas à prendre avec des pincettes, avait un air tout guilleret.

« Ah ça ! dis-je, qu'est-ce qu'il vous arrive ? Vous voilà bien gai ! Prendriez-vous un bateau, demain matin pour la France ?

— Que non ! me répondit-il, retrouvant, une seconde, sa mine renfrognée. Ce n'est pas à cela hélas ! que je pense. Non, simplement des réminiscences...

— Que voulez-vous dire ?

— Oui, oui, en cette période d'examens, je me rappelle que j'ai été, jadis, examinateur. Ah, si vous saviez : j'en ai entendu de bien bonnes ! »

Et chemin faisant, mon professeur, très en verve et l'humeur délicieuse, me conta, en effet, de bien amusants souvenirs, et me relata des questions, des réponses faites aux examens, soit à la Métropole, soit ici, dont il m'a garanti — main gauche levée, car il est gaucher — la stricte et intégrale authenticité. Ces questions, ces réponses, les voici pêle-mêle, reproduites à peu près in-extenso. *Vous en jugerez : elles valent leur pesant.*

⁂

« Elève Un tel, nous allons d'abord vous faire subir l'épreuve des sciences. Dites-nous ce qu'il y a dans les poumons.

— Dans les poumons, il y a du gaz carbonique appelé azote qu'il ne faut pas confondre avec la mer du même nom : la mer d'Azote.

— Que fait la vésicule biliaire ?

— La vésicule biliaire fait des calculs sur les aliments.

— A quoi sert la vaccination ?

— La vaccination sert à nous protéger des maladies pendant toute notre vie, au moins. *»*

⁂

Un peu de géographie.

« Comment allez-vous de Marseille à Yokohama ?

— De Marseille à Yokohama ? J'y vais par bateau ou par câble.

— Qu'est-ce que la Guyane ?

— La Guyane est une colonie plénipotentiaire.

— Qu'y a-t-il à La Haye ?

— A La Haye, il y a le siège du Tribunal arbitraire des nations.

— A quoi sert le chameau ?

— Le chameau sert à faire de l'ombre dans le désert.

— Où est située la Tunisie ?

— La Tunisie est située à une distance à peu près égale des points les plus éloignés du globe.

— Dites-nous ce que vous savez de l'Algérie ?

— L'Algérie est un pays où on se livre à la culture de l'alpha, de l'oméga, du macaroni, des nomades, des citroëns, du buffle, du muffle, du tabac, que l'on retire du cafetier, ainsi qu'à l'élevage du ver à soie qui fournit le coton. »

⁂

Littérature française :

« En quelle année est née Mme de Sévigné ?

— Mme de Sévigné est née en 1636. Mais ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle épousa M. de Sévigné.

— Que savez-vous de Voltaire ?

— Voltaire était un grand fabuliste.

— Avez-vous lu le Misanthrope ?

— Oui, monsieur.

— Alors, que pensez-vous de Célimène ?

— Je pense que Célimène était une grande coquette. »

⁂

Un peu d'Histoire :

« Vous avez entendu parler de Lucullus, n'est-ce pas ?

— Oh, oui, monsieur, Lucullus était un général romain qui aimait surtout les nouilles.

— Par quoi Vespasien s'est-il rendu célèbre ?

— Vespasien s'est rendu célèbre en inventant les édicules curules.

— Et Jules César ?

— Jules César était un bel homme : il a fait beaucoup de conquêtes.

— Et les Spartiates ?

— Les Spartiates aimaient beaucoup à faire la guerre. Ils la faisaient de dix-huit à soixante ans.

— Comment s'appelait Paris autrefois ?

— Autrefois, Paris s'appelait Lucette.

— Qu'est-ce qu'un assignat ?

— Un assignat, c'est une monnaie qui n'a pas de valeur intrinsèque et qu'on employait à tort et à travers.

— De quoi est composée une commune ?

— Une commune est composée d'un maire, d'un beffroi, d'un sceau et d'une maison publique qui s'appelle hôtel de ville.

— Dites-nous ce que vous savez de la Restauration.

— La restauration était une grande salle où tous les Rois se réunissaient pour préparer les menus.

— Caractérisez-nous le génie de Napoléon.

— Napoléon, quand il voulut faire la guerre à l'Angleterre, s'aperçut qu'il ne pouvait l'atteindre par terre. »

⁂

Sur des sujets divers :

« A quoi reconnaît-on un chrétien d'un musulman ?

— On reconnaît un chrétien d'un musulman par ce qu'il n'épouse qu'une seule femme.

— Comment appelle-t-on le fait de n'épouser qu'une seule femme ?

— Le fait d'épouser une seule femme s'appelle la monotonie.

— Parlez-nous des choses de la vie de tous les jours. Que savez-vous de la vache ?

— La vache est un mammifère. On mange son intérieur et avec son extérieur le cordonnier fait du cuir. La vache, est, quelquefois, utilisée comme bœuf. Le petit de la vache, on ne l'appelle pas vache. C'est pourquoi on l'appelle veau. »

⁂

Satisfait, mon ami le professeur que je félicitai de sa mémoire et de sa belle humeur, s'éloigna et continua, guilleret, son tour du Petit Lac en faisant tournoyer sa canne en bois des îles.

Y. R.

L'ACTION.

Depuis quand se sert-on de fourchette ?

Depuis le XVIIe *siècle seulement... Et ce ne fut guère que sous Louis XV que l'usage de la fourchette commença à se répandre de la classe élevée à la bourgeoisie et au menu peuple.*

Mais alors, dira-t-on, comment les convives de l'époque précédente s'y prenaient-ils pour manger ?

Mon Dieu, ils se servaient tout simplement de leurs doigts, et l'on ne trouvait point la chose incorrecte, puisque l'usage était ainsi ! C'est du bout de leurs doigts peints et soignés que les dames les plus élégantes et les plus raffinées du Grand Siècle prenaient délicatement entre le pouce et l'index viandes et légumes...

D'où l'usage, après le repas, de faire circuler un récipient plus ou moins riche, ou de métal plus ou moins précieux, pour laver des mains qui devaient avoir grand besoin de cette ablution.

Un auteur contemporain écrit en parlant des fourchettes « qu'il faut une grande habitude et beaucoup d'habileté pour se servir avec aisance d'instruments aussi bizarres et incommodes » !

L'ancienne locution, périmée aujourd'hui : « Ce sont des gentes fourchettes », servait à désigner des personnes de façons prétentieuses ou maniérées...

Comme on le voit, la cause et l'usage de la fourchette étaient loin d'être populaires !

Quel lecteur érudit nous dira la date de l'apparition des baguettes, ces fourchettes de l'Extrême-Orient ?

RADIO-BULLETIN, 29 juin 1944.

Philippe Henriot.

Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'Information et à la Propagande en France, vient de tomber dans l'exercice de ses fonctions. Ceux qui ont suivi la campagne ardente qu'il menait à la radio, savent que la qualité première de son éloquence était le courage. Du courage, il en fallait jusqu'à l'héroïsme pour oser

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

dire, face aux belligérants, que la France entendait rester libre d'instaurer sur son territoire un ordre à elle : l'ordre nouveau de la révolution nationale.

Qui doutera de la droiture de ses intentions, sachant que le Maréchal l'approuvait ?

Avant la guerre, Philippe Henriot appartenait à ces partis qu'on croyait avoir suffisamment discrédités en les appelant nationalistes. Hélas, il fut de ces nationalistes clairvoyants, mais non écoutés, qui loin de désirer une guerre déraisonnable affirmaient avec Charles Maurras qu'un conflit auquel nous n'étions pas préparés nous mènerait au désastre.

Tribun persuasif, il avait su ramener le calme dans les esprits agités, et, comme le voulait le Maréchal, persuader les Français qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes : n'était-ce pas, pour les sectaires du désordre, un crime ?

R.-B.

RADIO-BULLETIN, 30 juin 1944.

Etes-vous détective ?

En chemin de fer.

Dans les quatre coins d'un compartiment de chemin de fer, ont pris place quatre hommes de lettres MM. Dubois, Dupont, Durant et Duval. Chacun d'eux lit un ouvrage écrit par un de ses compagnons de voyage. Il y a parmi eux, un historien, un philosophe, un poète et un romancier.

M. Dupont aurait aimé être assis dans le sens de la marche du train ; il lit un traité de philosophie et dérange l'historien et M. Dubois chaque fois qu'il sort fumer une cigarette dans le couloir.

M. Duval est assis en face du romancier et à la droite de M. Dubois qui lit des vers.

On demande les spécialités de chacun de ces écrivains, le genre de livre qu'ils sont en train de lire et leurs places respectives dans le compartiment.

RADIO-BULLETIN, 29 juin 1944.

LA VIE INDOCHINOISE

3 juillet.

Hanoi. — Dès son arrivée à Hanoi, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, adresse à M. le Résident Supérieur à Hué le télégramme suivant :

A l'issue de la tournée que je viens de faire avec vous à travers l'Annam, je tiens, dès mon arrivée à Hanoi, à vous faire part de la vive satisfaction avec laquelle j'ai constaté le loyalisme des populations de ce pays envers notre Patrie.

Elles l'ont manifesté partout et à l'unanimité sur mon passage avec un enthousiasme qui m'a profondément touché, et je vous serais obligé d'en exprimer ma bien vive gratitude à S. M. Bao-Dai et à LL. EE. les ministres du Gouvernement annamite.

Vous voudrez bien faire part de mes compliments aux Résidents de France et aux mandarins provinciaux pour l'ordre qui règne dans leurs circonscriptions, et pour le dévouement dont font preuve leurs collaborateurs dans l'accomplissement des tâches nombreuses, lourdes et souvent difficiles qui leur incombent dans les circonstances actuelles.

Je vous prie de remercier également de ma part le Général commandant la Brigade d'Annam-Laos pour le concours de ses troupes dans les cérémonies organisées à l'occasion de mon inspection. J'ai vivement apprécié la belle tenue et l'entrain des unités qui ont participé aux prises d'armes à Qui-nhon, à Hué et à Vinh.

L'impression générale que je retire de mon voyage est hautement réconfortante. Il m'a permis d'éprouver une fois de plus la sincérité des sentiments de confiance et d'affection manifestés par les populations de l'Annam envers la France.

— Au cours des incursions du 3 juillet sur le Tonkin, 2 Indochinois ont été tués, et un blessé.

— Le général de corps d'armée Mordant, Commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, vient de rentrer à Hanoi après avoir inspecté les garnisons de Lang-son, Dong-dang et Cao-bang.

4 juillet.

Hanoi. — L'Administration des P. T. T. fait connaître qu'un nouveau timbre-poste à l'effigie de l'Amiral Charner sera mis prochainement en vente dans tous les bureaux de poste de l'Indochine.

Ce timbre a une valeur d'affranchissement d'une piastre.

Le Commissaire général à l'Education Physique, aux Sports et à la Jeunesse a inspecté à Phan-thiêt, dans la matinée du 3 juillet, l'Ecole Supérieure des Cadres de jeunesse de l'Indochine. Il s'est fait présenter les trente-cinq stagiaires qui constituent la 14e promotion.

5 juillet.

Hanoi. — Au cours des incursions aériennes du 4 juillet, un militaire européen a été très légèrement blessé, un Indochinois a été tué et cinq blessés.

— Le lundi 3 juillet, le Résident Supérieur au Tonkin s'est rendu à Phu-lang-thuong.

Il a examiné avec les autorités provinciales les bâtiments atteints par les derniers raids d'avion, puis s'est rendu à l'hôpital au chevet des victimes des attaques aériennes de la semaine écoulée.

— Par décision ministérielle en date du 14 juin et à la suite du dernier concours qui a eu lieu à Hanoi, ont été admis dans le cadre actif des Troupes coloniales avec le grade de médecin de 2e classe, les docteurs en médecine dont les noms suivent : MM. Cléret, Trinh-xuan-Tru, Do-xuan-Duc.

Ces trois officiers nouvellement promus ont fait toutes leurs études en Indochine et ont été préparés au doctorat de médecine par la Faculté de Médecine de Hanoi.

La date et les modalités du prochain concours prévu pour la fin de l'année en cours seront communiquées ultérieurement.

7 juillet.

Hanoi. — Au cours des incusions aériennes du 7 juillet sur le Tonkin, les victimes sont au nombre de 3 tués et 7 blessés indochinois.

— Le montant des sommes versées par les forces terrestres de l'Indochine au Secours National par prélèvements sur les ressources personnelles s'élèvent au 30 juin 1944 à la somme de 8.239.263 fr. 60, dont 1.840.000 francs ont été transférés à la commune d'Hangest, filleule des forces terrestres de l'Indochine.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Hélène, fille de M. et de Mme **Lorion** (30 juin 1944) ;

Suzanne, fille de M. et de Mme **Durepaire** (1er juillet 1944) ;

Raphaël, fils de M. et de Mme **Quillien** (1er juillet 1944).

COCHINCHINE

Geneviève, fille de M. et de Mme **Richard** (25 juin 1944) ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pedro, fils de M. et de Mme de **Rozario** ;
Jacqueline, Marie, fille de M. et de Mme **Broca** ;
Paul-Pierre, fils de M. et de Mme **Postal**.

CAMBODGE

Robert, fils de M. et de Mme **Riche** (29 juin 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. **Trinh-quang-Buu** avec Mlle Georgette **Florentin**.

MARIAGES.

TONKIN

M. Lucien **Jarguel** avec Mlle Paulette **Mayonobe** (8 juillet 1944).

COCHINCHINE

M. Joseph **Dutamby** avec Mlle **Sainte-Gabriel** (1er juillet 1944) ;
M. Alexis **Malet** avec Mlle **Mai-thi-Nam** (1er juillet 1944) ;
M. Paul **Nguyên-van-Hông** avec Mlle **Tran-thi-Hang**, dite Marie (1er juillet 1944) ;
M. **Dô-ngoc-Quang** avec Mlle Germaine **Long-thê-Vinh** (1er juillet 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

M. Roger **Farez** (30 juin 1944) ;
Jean-Claude, fils de M. et de Mme **Guillanton** (8 juillet 1944, à Dalat) ;
Mme Georges **Wolff**, née Henriette Brateau (7 juillet 1944).

TONKIN

M. Jean **Guille-Desbuttes** (2 juillet 1944) ;
M. Henri **Lamude** (juillet 1944).

COCHINCHINE

M. Edgard **Ganowsky** (3 juillet 1944) ;
Mme vve **Amédée Casimir** (30 juin 1944) ;
Marie-Thérèse, fille de M. et de Mme **Bazet** (26 juin 1944) ;
Mme Robert **Tran-Chanh**, née Marthe Nguyên-thi-Liêu (22 juin 1944).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **M. G. A..., à Dalat.** — Oui, cher lecteur, le « Prix Goncourt indochinois », comme vous dites, sera décerné pour la deuxième fois, au mois de décembre 1944.

Le jury n'accepte que les ouvrages édités et refoule sans pitié manuscrits et tapuscrits.

~ **M. Papipo, à Hué.** — Votre « A propos de mouches » nous a bien amusés. Nous le transcrivons ci-dessous pour l'agrément de nos lecteurs et félicitons bien vivement Maryvonne :

« Mes enfants lisent *Indochine* avant moi. Je travaille. Ils discutent. Voici ce que ça donne :

PIERRE, 13 ans. — Moi j'te dis qu'il y a une « astuce ».

MARYVONNE, 11 ans. — Penses-tu, c'est facile comme tout.

GERMAINE, 9 ans. — Depuis qu'elle a eu le prix d'excellence, celle-là !... Laissez donc travailler papa, il va encore... prendre la mouche...

MARYVONNE. — Dis-donc papa ça vole longtemps une mouche ?

MOI. — Hein ? Quoi donc ? Je ne sais pas moi, dix minutes, un quart d'heure...

MARYVONNE. — Et ça suit toujours les routes, une mouche ?

MOI. — Je n'en sais rien... Je ne crois pas, ça coupe au plus court. Mais pourquoi me demandes-tu ça ?

PIERRE. — Parce que le « Père de Rhodes » pose une colle aux malins... D'abord les mouches ça vole pas en ligne droite. Moi je dis qu'il y a une « astuce ».

GERMAINE. — Depuis qu'il veut se faire architecte celui-là, il voit des « astuces » partout !

MARYVONNE (*qui poursuit son idée*). — Et ça va vite une mouche ?

MOI. — Tu y tiens. Passez-moi *Indochine*.

TOUS (*perplexité*). — ?... (On attend un oracle qui ne vient pas.)

MOI. — C'est un problème... classique... les deux robinets... Vous n'avez pas encore fait d'algèbre... n'est-ce pas, alors... laissez-moi tranquille.

MARYVONNE (*qui compte sur ses doigts posément*). — 88, 44, 2 fois 10 font 20, 2 fois 12 font 24 plus 20 font 44... 2 heures !

GERMAINE. — Oh là ! là ! tu vas nous ficher la paix, toi, tu vois bien que papa travaille sérieusement.

PIERRE. — Tiens, toi (*taloche*).

GERMAINE. — Hi ! Hi ! papa, regarde Pierre.

MOI. — En voilà assez...

MARYVONNE. — 2 fois 76 kilomètres égale 152 kilomètres ; tiens, tu lui diras, à ton « Père de Rhodes » qu'il exagère, une mouche ne peut pas aller de Hanoi à Sam-son même en se posant sur des chapeaux de cyclistes !

PIERRE. — Penses-tu, il y a une « astuce », la preuve c'est que les types qui font du vélo ne portent plus de chapeau...

MOI. — ! ... »

~ **M. G. V. T...** — Oh ! les cornes ! Nous transcrivons ci-dessous pour votre honte votre réponse abusée :

« Un des cyclistes (Monsieur Paf) marchant à 12 km. heure et l'autre (Monsieur Pouf) à 10 km. heure, les deux se rapprochent à une vitesse de : 12 km. + 10 km. = 22 km. Comme la distance qui les sépare est de 88 km., ils mettront pour se rencontrer : $\frac{1 \times 88}{22}$ = 4 h. La mouche ayant volé de l'un à l'autre pendant tout ce temps à une vitesse de 76 km.-heure, aura donc couvert une distance de: $76 \times 4 = 304$ km. » (!!!)

~ **M. Patapif.** — Votre réponse est juste, et vous avez bien fait, comme vous le dites, de supposer « que la mouche était sur le Pif de Pouf, que Paf ne l'était pas (paf...), sans quoi il eût fait Pata Pouf ».

Nous vous convions, cher lecteur, à participer à notre concours d'humour.

~ **Artillerie, Doson.** — Nous nous excusons de vous avoir fait passer une nuit blanche avec cette histoire de mouches. Mais le véritable responsable est notre confrère « Radio-Bulletin » du Cambodge qui en est l'auteur. Adressez-vous à lui pour les dommages et intérêts.

~ **M. N. V..., à Hanoi.** — Nous vous répondrons sous forme de charade :

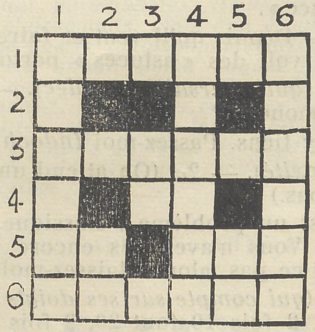
« Mon premier est une voyelle qui, en trois lettres, tombe du ciel.
Mon second est plein du premier.
Mon troisième est l'attribut de Dieu. »
Mon tout est un Monsieur que nous avons récemment identifié.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les mots croisés d'« INDOCHINE »

Les Mots croisés poétiques de Georges Rimant.

N° 2. — Hommage à la revue « Indochine » (1).



Filleule au cœur ardent d'Alexandre de Rhodes,
Depuis que tu naquis sous le ciel tonkinois,
Avec dévotion, chaque jeudi, tu brodes
Une nouvelle chape au sol indochinois.

De lin, de soie et d'or est faite cette chape :
Tout est motif d'orgueil à ton amour fervent ;
Du pays qui t'est cher nul aspect ne t'échappe,
Des naïfs chants de rue au labeur du savant.

En tes pages, de faits abondamment pourvues,
Revivent nos locaux Lycurgues et Césars ;
Tu groupes en ton sein, modèle des revues,
Les noms de tous nos as ès lettres et ès arts.

Parfois glapit l'appel hurleur de la sirène,
Quand du dîner nous vient l'appétissant fumet ;
— La sirène jamais n'avait été si reine ! —
Chacun, donc, à sa voix sagement se soumet.

Et l'avion, volant au-dessus des tranchées,
— « Au fait, il n'est pas sûr que ça radinera ! » —
Voit sur tes clairs feuillets maintes têtes penchées :
Avec toi, tout au moins, d'oubli l'on dînera !

C'est pourquoi nous t'aimons, secourable *Indochine*,
Pur miroir d'un pays où nous aurons vécu :
Quand, sous la catastrophe, on doit tendre l'échine,
Bénis soient ceux par qui le cafard est vaincu !

(1) *Non sum dignus.* — (N.D.L.D.)

Solution des mots croisés du numéro 200.

Horizontalement.

1. — PERTUISANE.
2. — ECUS — IC.
3. — ARCHER — BEL (début de Bellone).
4. — LIAI (début de : liaison) — THALA (début de Thalassa).
5. — ARMET — AS.
6. — BLOCUS.
7. — GAR (début de : Garde) — MOBILE.
8. — IT — ETENDU.
9. — REITRE.
10. — EPAULETTES.

Verticalement

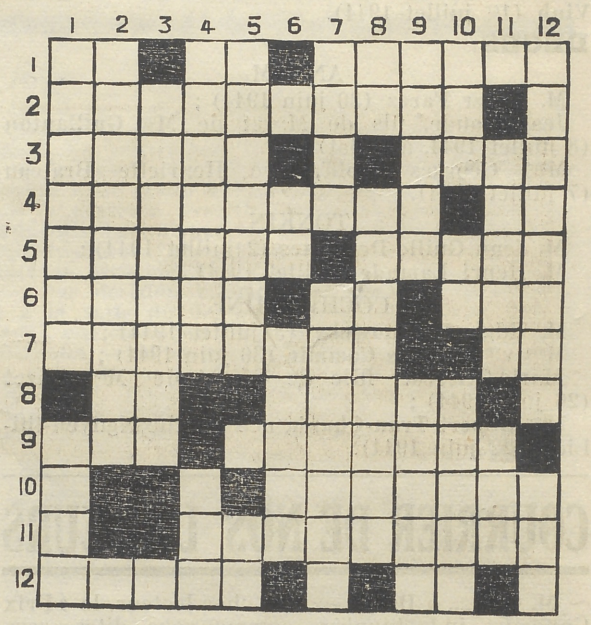
1. — PHALANGITE.
2. — RIR — AT.
3. — CAMBR (début de Cambronne) — RA.
4. — TEHIEL — EU.
5. — UCE — TOMLIL.
6. — IURT — COTTE.
7. — SS — HAUBERT.
8. — BASSINET.
9. — NIEL — LD.
10. — ECLAIREURS.

Les mots croisés de A. Frévat.

N° 1.

Horizontalement.

1. — Au début de Carmen — Deux lettres du précédent — Palefroi de Carabosse.
2. — Cet époux infortuné inspira deux Jean dont l'un baptiste.
3. — Là naquit le père d'un calife — Qualifie une voix.
4. — Exprime le son d'un instrument de musique — Ne compromet personne.
5. — Héros d'Euripide, symbole de l'amitié — Mme Chrysanthème y avait peut-être un oncle ou un cousin.
6. — Théâtre d'un exploit herculéen — La fin de Wagner — Département.
7. — N'alimente plus les feux de la rampe — Deux lettres de Rossini.
8. — Dans ténor — Théâtre de luttes pacifiques.
9. — Elément d'un jeu spectaculaire — Tel est le vice d'un héros de Molière.
10. — Fut conquis par le cœur.
11. — Quatres semaines l'ont rendue célèbre.
12. — Sa capitale fut le théâtre d'un siège historique — Pronom personnel.



Verticalement.

1. — Ceux de Raphaël composent une série célèbre — Sa souveraine a sa place à l'Opéra.
2. — Fleurissait sûrement, une fois l'an, la fenêtre de Mimi.
3. — Accompagne parfois simplement.
4. — Quartier des artistes à Londres.
5. — Un des soucis du metteur en scène — Initiales d'un danseur célèbre.
6. — Au début d'un Te Deum — Frères célèbres dans le monde du théâtre.
7. — Doit sa célébrité à Marguerite d'Autriche — Mouvement vif.
8. — Le roi de Thulé eut été moins triste s'il en avait rempli sa coupe — Attendu par l'Amour... si l'on en croit un air célèbre.
9. — Blanc, était sacré aux yeux des Egyptiens — Convenues.
10. — Père d'un animal obstiné — Phonétiquement, début d'un salut... parfois le dernier — L'être demeure le souci d'un jeune auteur.
11. — Réjouit le cœur au pays de la Princesse Czardas — Un rêve nocturne eut lieu à cette époque (anagramme).
12. — Canevas... parfois navet — Tirade immortelle.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

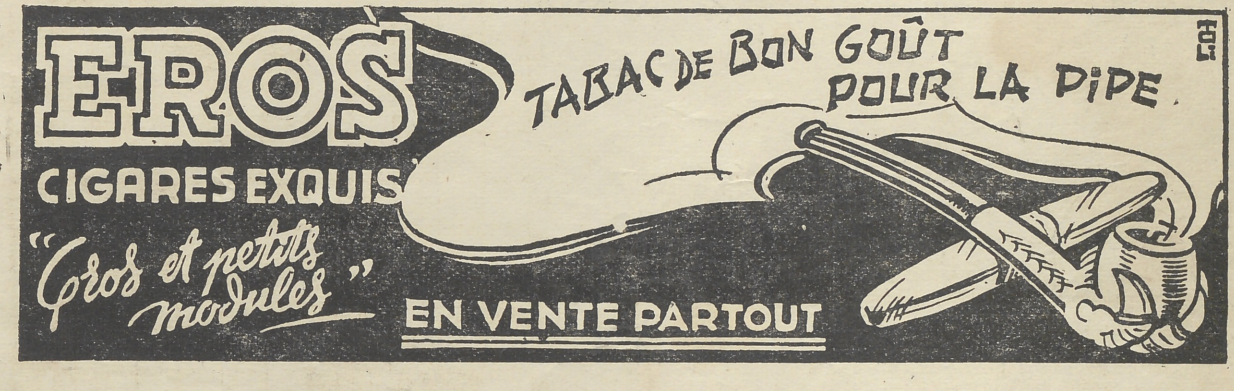
Bière HOMMEL Export
Boissons Gazeuses LARUE
GLACE

sont des produits que continue à fabriquer la

SOCIÉTÉ DES BRASSERIES
ET GLACIÈRES DE L'INDOCHINE

S. A. au Capital de 4.712.400 $

En vente partout



COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS
Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement
-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

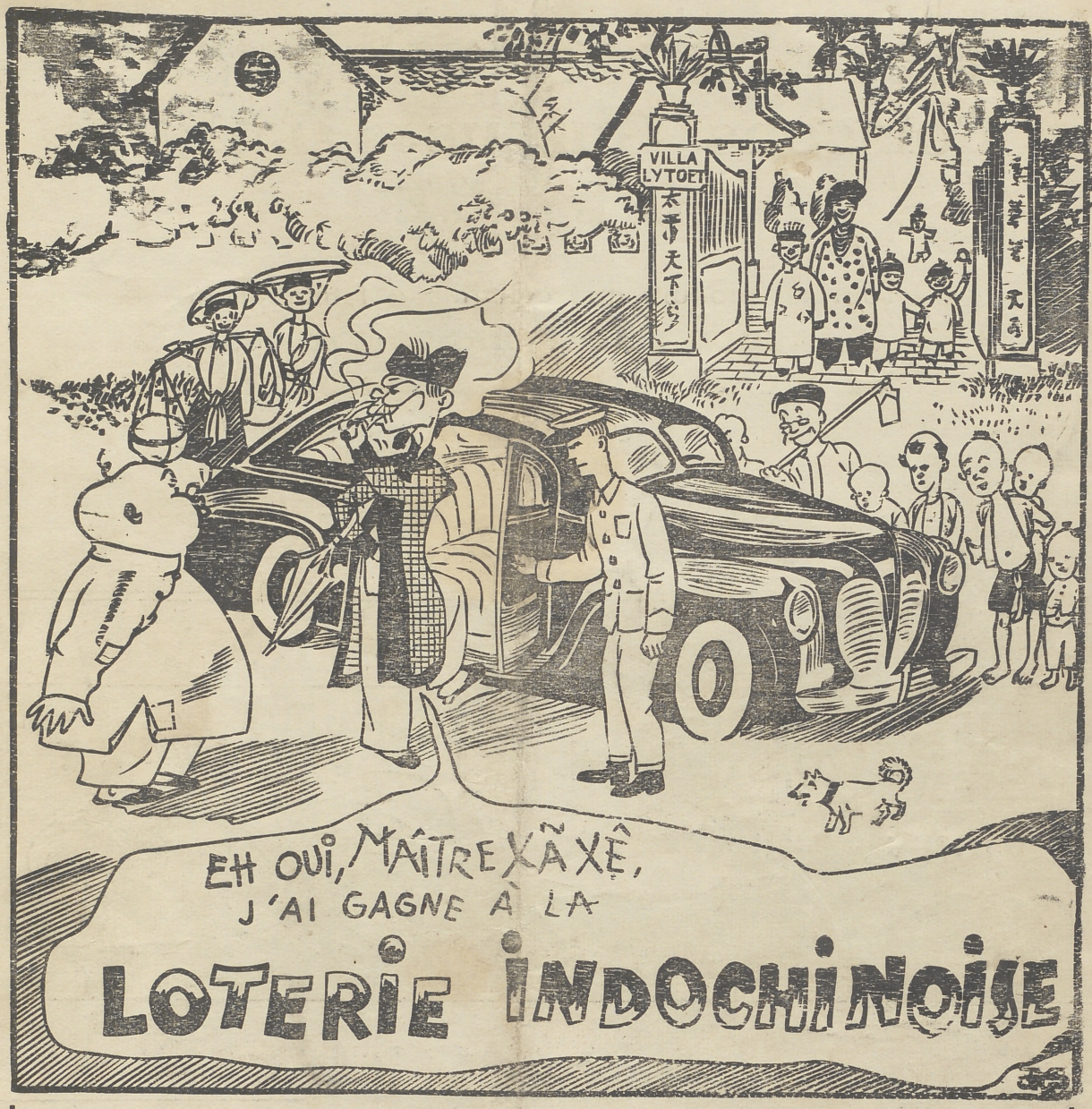
Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE
de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques